

A. 103

L'ANNÉE 1921

---

BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ACADÉMIE POLONAISE  
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE  
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE  
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ  
1925



L'ANNÉE 1921

---

BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ACADÉMIE POLONAISE  
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE  
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE  
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ  
1925



A.103

**BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES  
ET DES LETTRES.**

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

---

N° 1—10.

Janvier—Décembre.

1921.

---

**SÉANCES.**

**I. Classe de philologie.**

- 10 janvier. TOMKOWICZ ST.: Des proverbes et des expressions proverbiales tirés des registres de la ville de Cracovie de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.  
KOT ST.: Les diétines scolaires comme le moyen d'éducation civique en Pologne au XVIII<sup>e</sup> siècle.
- 14 février. WĘDKIEWICZ ST.: Esquisse de l'histoire de l'influence polonaise sur la culture intellectuelle des Roumains.
- 14 mars. KOT ST.: Les Polonais à l'Université de Louvain.
- 11 avril. MORAWSKI K.: Des scriptoribus Romanis III et IV post Chr. saeculi observationes.
- 9 mai. REISS J.: George Liban de Lignica comme musicien.
- 13 juin. KOCZOROWSKI P.: Dante en Pologne.
- 11 juillet. KULCZYCKA M. A.: Philippe Buonacorsi Callimaco humaniste italien à la cour des rois de Pologne.
- 10 octobre. STERNBACH L.: Paroemiographica. II-e partie.
- 28 novembre. GRAFCZYŃSKI M.: Sur les oeuvres signés M. L. dans la tabulature pour les orgues conservée dans la Société de Musique en Varsovie.
- 12 décembre. MORAWSKI J.: Le »Facetus« en français.

**Séances de la Commission pour l'histoire de l'art.**

- 13 janvier. SZYDŁOWSKI T.: Les cloches de l'époque du moyen âge en Petite Pologne.
- 17 février. MOREŁOWSKI M.: La cathédrale de rite grec-uni à Połock.  
SZYDŁOWSKI T.: Les cloches du XVI<sup>e</sup> siècle en Petite Pologne.

- 3 novembre. PAJZDERSKI N.: Les fresques du moyen âge à l'église de Saint Jean à Gniezno.  
 SZYDŁOWSKI T.: Les peintures polychromes des églises à Dąbrowka et Binarowa.  
 LEPSZY L.: Les oeuvres de Dürer en Pologne.

## II. Classe d'histoire et de philosophie.

- 21 février. DĄBROWSKI J.: Le règne de Ladislas dit »Varnénien« en Hongrie.  
 21 mars. KUTRZEBA ST.: Le statut de Casimir le Grand destiné à la Grande Pologne.  
 METALLMANN ST.: Le troisième principe dynamique de Newton. Contribution à l'analyse des notions scientifiques.  
 18 avril. LIPSKA-LIBRACHOWA M.: Le raisonnement chez les enfants d'après des études expérimentales.  
 SRIDEN B.: Sur le processus et les facteurs formant les prix.  
 23 mai. KŁODZIŃSKI A.: La guerre pour la Silesie de 1327 (cycle: Opole et Silesie sous le règne de Łokietek, N° 8).  
 20 juin. KRZYŻANOWSKI A.: Sur la répercussion des impôts.  
 WAŁEK T.: L'histoire de la destruction de la monarchie Macédonienne.  
 25 juillet. LIKOWSKI H. L'ABBÉ: L'histoire la plus ancienne de couvent des Cisterciennes à Ołobok (1211—1292).  
 17 octobre. SKIBIŃSKI M.: La politique du roi Jean III de 1674 à 1683.  
 21 novembre. KOZUBSKI W.: La tutelle des femmes en droit romain.  
 19 décembre. PETRAŻYCKI L.: La question de classification des sciences.

### Séances de la Commission pour l'histoire de philosophie en Pologne.

- 30 mars. RUBCZYŃSKI W. La question de la publication des divers oeuvres de Matthieu de Cracovie.

## SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES

DU 13 MAI 1921.

La séance publique de l'Académie Polonaise des Sciences a eu lieu le 13 mai 1921, dans la salle d'honneur de l'Université des Jagellons à Cracovie.

M. Casimir Morawski, président de l'Académie, ouvre la séance.

Après le discours du président, M. le Vice-ministre Thaddée Łopuszański présente à l'Académie des souhaits au nom du Chef de l'État et du Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique.

Le Secrétaire Général, M. Casimir Kostanecki, consacre des paroles chaleureuses à la mémoire des membres décédés, après quoi il rend compte des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée. Il lit ensuite les noms des lauréats et des nouveaux membres de l'Académie.

Le prix des époux Érasme et Anne Jerzmanowski de 32.199 marks pol., est attribué au Professeur Émile Godlewski, père.

Le prix Probus Barczewski de 1.602 marks pol., pour une étude historique est décerné au Professeur Ladislas Semkowicz pour l'ouvrage intitulé „*La famille Awdaniec au moyen âge*“.

Le prix de peinture de la même fondation et de la même somme est attribué à M<sup>lle</sup> Olga Boznańska pour le tableau: „*Intérieur d'atelier, avec glace réfléchissant l'artiste*“.

Le prix Constantin Simon de 630 marks pol. pour un travail du domaine des mathématiques, ou de la physique, est décerné à M. Mieczysław Jeżewski, pour des *études physiques*, publiées en 1919/20.

**Classe de philologie.** Sont élus **membres correspondants**:

M. Antoine Darysz, professeur à l'Université de Posen.

M. André Gawroński, professeur à l'Université de Léopol.

M. Stanislas Kot, professeur à l'Université de Cracovie.

**Classe des sciences mathématiques et naturelles.** Sont élus **membres titulaires**:

M. Venceslas Sierpiński, professeur à l'Université de Varsovie.

M. Stanislas Thugutt, professeur à l'Université de Varsovie.

M. Jean Zawidzki, professeur à l'École Polytechnique de Varsovie.

Sont élus **membres correspondants**:

M. Czesław Białobrzeski, professeur à l'Université de Cracovie.

M. Simon Dzierzgowski, professeur à l'Université de Varsovie.

M. Thaddée Godlewski, professeur à l'École Polytechnique de Léopol.

M. Jean Sleszyński, professeur à l'Université de Cracovie.

M. Jean Zaleski, chimiste à Varsovie.

Le Secrétaire Général communique encore, ce qui suit:

1) Le Gouvernement Polonais a donné son approbation à l'élection de deux membres titulaires étrangers, élus l'année précédente à la séance de l'Assemblée Générale. Il s'agit notamment de

M. Frédéric Guillaume Förster, professeur à l'Université de Munich, élu membre titulaire étranger de la Classe d'histoire et de philosophie, et de

M. Maurice Lugeon, professeur à l'Université de Lausanne, élu membre titulaire étranger de la Classe des sciences mathématiques et naturelles.

2) L'Assemblée Générale, tenue cette année, a élu membres de l'Académie plusieurs savants étrangers, à savoir: la Classe de philologie a élu quatre membres titulaires étrangers et quatre membres correspondants; la Classe d'histoire et de philosophie, quatre membres titulaires étrangers et un membre correspondant, enfin la Classe des sciences mathématiques et naturelles, trois membres titulaires étrangers.

Les noms de ces membres seront publiés dès que, conformément aux statuts de l'Académie, le Gouvernement Polonais aura approuvé ces élections.

Après le compte rendu du Secrétaire Général, M. Ladislas Abraham donne lecture de son étude intitulée «Les rapports entre Gniezno et Magdeburg».



## Table des matières.

	Page
Compte-rendue de l'Académie pour l'année 1921 . . . . .	I
Compte-rendue de la séance publique de l'Académie tenue le 13 mai 1921 à Cracovie . . . . .	II
Bibliographie pour l'année 1921 . . . . .	61
1. <b>Dąbrowski Jan</b> : Le règne de Ladislas dit „le Varnénien“ en Hongrie	1
2. <b>Kot Stanisław</b> : Les Polonais à l'Université de Louvain . . . . .	8
3. <b>Kozubski Władysław</b> : Die Geschlechtvormundschaft im römischen Recht . . . . .	12
4. <b>Kulczycka M. A.</b> : Filippo Buonacorsi Callimaco, un umanista italiano, alla Corte dei re di Polonia . . . . .	16
5. <b>Kutrzeba Stanisław</b> : Le statut de Casimir le Grand destiné à la Grande Pologne . . . . .	25
6. <b>Likowski Henryk ks.</b> : Die älteste Geschichte des Cistercienserinnen- klosters in Ołobok 1211—1292 . . . . .	26
7. <b>Lipska-Librachowa M.</b> : Le raisonnement chez les enfants d'après les études expérimentales . . . . .	32
8. <b>Metalmann J.</b> : Le troisième principe dynamique de Newton. Contribu- tion à l'analyse des notions scientifiques . . . . .	38
9. <b>Morawski Józef</b> : Le „Facetus“ en vers français . . . . .	38
10. <b>Morelowski Marjan</b> : La cathédrale de rite grec-uni à Połock . . . . .	40
11. <b>Reiss Józef</b> : Georg Liban aus Liegnitz als Musiker . . . . .	42
12. <b>Rubczyński Witold</b> : Die Angelegenheit der Herausgabe einiger Schrif- ten des Matthaues von Krakau . . . . .	43
13. <b>Seiden Beno</b> : Über den Prozess und die Faktoren der Preisbildung . . . . .	48
14. <b>Skibiński M.</b> : La politique de Jean III de 1674 à 1683 . . . . .	52
15. <b>Wałek Tadeusz</b> : L'histoire de la destruction de la monarchie macé- donienne . . . . .	53

0001  
0002  
0003  
0004  
0005  
0006  
0007  
0008  
0009  
0010  
0011  
0012  
0013  
0014  
0015  
0016  
0017  
0018  
0019  
0020  
0021  
0022  
0023  
0024  
0025  
0026  
0027  
0028  
0029  
0030  
0031  
0032  
0033  
0034  
0035  
0036  
0037  
0038  
0039  
0040  
0041  
0042  
0043  
0044  
0045  
0046  
0047  
0048  
0049  
0050  
0051  
0052  
0053  
0054  
0055  
0056  
0057  
0058  
0059  
0060  
0061  
0062  
0063  
0064  
0065  
0066  
0067  
0068  
0069  
0070  
0071  
0072  
0073  
0074  
0075  
0076  
0077  
0078  
0079  
0080  
0081  
0082  
0083  
0084  
0085  
0086  
0087  
0088  
0089  
0090  
0091  
0092  
0093  
0094  
0095  
0096  
0097  
0098  
0099  
0100

## Résumés

1. JAN DĄBROWSKI: *Panowanie Władysława Warneńczyka na Węgrzech (Le règne de Ladislas dit „le Varnénien“ en Hongrie)*.  
Présenté dans la séance du 21 février 1921.

L'auteur a prit pour tâche de tracer l'histoire politique du règne de quelques années de Ladislas III en Hongrie. Le fait de limiter le sujet aux événements qui avaient lieu dans ce pays a été la cause que les affaires de Pologne ne furent traitées que dans la mesure où elles pouvaient jeter de la lumière sur le cours de l'histoire de la Hongrie à cette époque. Une série de sources récemment publiées ou bien parues déjà auparavant mais jusqu'à présent inaccessibles aux historiens polonais, comme l'étaient certaines sources turques, permirent à l'auteur d'exposer de nombreux problèmes avec plus d'exactitude et de netteté. C'est surtout l'étude des documents se rapportant à cette époque et en particulier les recherches dans plus de dix archives en Hongrie, de même que dans les collections de documents à Vienne et en Pologne qui ont fourni la base sur laquelle s'appuie le présent travail. Toutes ces recherches ont mis en lumière une série de résultats nouveaux, importants surtout lorsqu'il s'agit de fixer la chronologie des événements et de comparer les données relatives à différents personnages historiques.

La présente étude comprend cinq chapitres, dont le premier relate les événements antérieurs à l'élection de Ladislas en Hongrie. L'auteur y dépeint la situation après la mort de Sigismond de Luxembourg et caractérise la politique que poursuivait la Pologne envers Albert et la Hongrie. Il expose les aspirations polonaises, en premier lieu les efforts d'Oleśnicki qui pour rompre l'anneau dont la Pologne était entourée, voulait gagner la Hongrie à la cause des Jagellons et ouvrir ainsi à son pays la voie menant à une politique digne d'une grande puissance. L'auteur insiste sur les démarches entreprises à cet effet par Oleśnicki aussi bien en Hongrie qu'auprès de la Curie Romaine, et décrit les progrès lents au début que fai-

sait dans ce pays le parti favorable aux Jagellons. Ce n'est que grâce à la politique maladroite d'Albert et surtout aux événements de l'année 1439 que ce parti devint plus puissant. La candidature en Hongrie d'un prince appartenant à la dynastie des Jagellons, qui était déjà entrée en ligne de compte après la mort de Sigismond, n'avait pas été posée alors pour les mêmes raisons qui la firent triompher deux ans plus tard. L'auteur indique la différence entre la politique du parti tchécoslovaque et celle que poursuivait pendant la guerre avec Albert le parti d'Olesnicki. En effet ce dernier parti s'efforçait de ne pas diminuer en Hongrie les chances que pouvait avoir la candidature d'un membre de la dynastie des Jagellons.

La candidature de Ladislas et son avènement au trône de Hongrie, auxquels est consacré le deuxième chapitre, ont été décrits comme se détachant sur un fond donné par les luttes de principe auxquelles se livraient dans ce pays, d'une part l'immense majorité de la Diète et de l'autre les représentants de la dynastie régnante jusqu'alors. L'auteur retrace l'état de droit et l'état de fait de cette question en rapport avec l'élection précédente d'Albert, ainsi qu'avec la politique de la Diète et de la reine veuve. Pour les deux côtés cette politique dépendait de la possibilité que l'enfant attendu après la mort d'Albert serait de sexe mâle. Ce n'est pas du côté hongrois, mais par la Pologne que fut prise l'initiative concernant le choix de Ladislas. L'auteur décrit les motifs qui dans cette affaire présidaient ou du moins pouvaient présider à la politique polonaise et en particulier à celle d'Olesnicki; c'était, surtout après la chute de Casimir en Bohême et après la victoire remportée à l'intérieur du pays sur le mouvement hussite, le désir de se détacher de cet État et de le remplacer par la Hongrie, afin de pouvoir récupérer le cas échéant la Silésie, et surtout de régler les questions concernant les provinces ruthènes et moldaves. Cependant il s'agissait avant tout de mettre la question d'Orient entre les mains de la Pologne, car non seulement une solution heureuse de ce problème devait assurer une prépondérance politique énorme à la puissance qui y aurait réussi, mais elle lui permettrait encore de jouer le rôle décisif dans le conflit entre le concile et le pape pour lequel cette question devenait le principal atout. En ce qui concerne les phases et la chronologie des négociations entre la Pologne et la Hongrie, négociations durant de janvier à mars 1440, l'auteur arrive à fixer

les faits d'une manière qui diffère de l'opinion qu'on s'en faisait jusqu'à présent; il démontre en effet que la mission hongroise n'est venue en Pologne qu'à la fin du mois de février après des négociations difficiles avec la reine Elisabeth, terminées par des concessions importantes de la part de celle-ci. En arrivant en Pologne la mission hongroise était en possession non seulement du consentement d'Élisabeth au mariage avec Ladislas, mais elle avait aussi sa promesse d'exclure du trône de Hongrie le descendant attendu, même s'il était de sexe mâle. Dans ces conditions les délégués hongrois agirent d'une manière absolument légale en continuant à proposer le trône de Hongrie à Ladislas, malgré la nouvelle arrivée entre temps de la naissance d'un fils posthume. Par des faits accomplis Elisabeth s'efforçait de changer cet état de droit au profit de son fils; ainsi le vol de la couronne de Saint Etienne, le couronnement de l'enfant posthume, enfin la tentative de s'emparer de la capitale devaient servir à ses fins. L'insuccès de la reine décida du trône de Hongrie. Le couronnement de Ladislas et les résolutions de la Diète hongroise en rapport avec celle-ci sont autant de preuves de la victoire du principe de l'élection. Les divisions intestines en Hongrie, résultats de ces événements, fournissent l'occasion à l'auteur de caractériser les deux partis en présence, les personnes et les groupes que réunissaient autour d'eux Ladislas et Elisabeth, enfin l'entourage polonais de celui-là en Hongrie.

Au début la cour des Jagellons ne prêtait pas l'importance qu'elle méritait à la guerre de deux ans — sujet du troisième chapitre — que se faisaient Ladislas et l'enfant posthume, respectivement sa mère. On espérait dans tous les cas qu'elle serait promptement terminée. L'auteur démontre qu'en été 1440, avant le départ d'Olesnicki de Hongrie on avait pris la décision d'entamer pour le moment des négociations avec les Turcs qui assiégeaient alors Belgrade et de réunir toutes les forces contre Elisabeth. Pourtant la guerre contre celle-ci ne fut pas vigoureusement menée. Elisabeth avait fait de grands préparatifs aussi bien diplomatiques que militaires. Elle conclut un accord avec Frédéric, bien disposé jusqu'alors pour Ladislas, et employa les fonds obtenus par cette voie pour organiser une attaque concentrique contre la capitale et les forces de son adversaire en train de se grouper dans les environs de celle-ci. L'auteur indique l'étendue de ces préparatifs dans les provinces du nord et de l'est et constate que primitivement, notamment jusqu'à 1442,

le pouvoir de Giskra ne s'étendait pas aux cités minières. Il insiste sur l'importance de l'action entreprise par Garai et les magnats réunis à ses côtés dans les territoires au-delà de la Save et de la Drave, et démontre ensuite qu'également en Transylvanie il existait un mouvement hostile à Ladislas. En attendant, le roi qui n'avait pas obtenu en temps voulu les renforts promis par la Pologne, ne contrecarrait pas ces préparatifs. L'auteur prouve que la marche de Garai sur Bude et sa défaite à Battaszék n'eurent pas lieu en octobre 1440, mais vers le nouvel an de l'année 1441, qu'au contraire au mois d'octobre par l'entremise de Frédéric III et des Cilléens, Ladislas avait entamé des négociations de paix. C'est paraît-il après avoir appris la nouvelle de la révolte de Garai que Rozgonyi, un des principaux soutiens du parti des Jagellons interrompit violemment les négociations avec les Cilléens. Pour sauver la capitale on appela Jean Hunyadi contre Garai. Hunyadi quitta donc le front et sauva la situation. En même temps arrivèrent les renforts de Pologne et la tournure que prirent ainsi les événements permit au roi d'entreprendre en Hongrie occidentale une grande expédition dont l'auteur établit les dates chronologiques. Il prouve en effet que pendant la période s'étendant du 27 janvier jusqu'au 8 février avaient lieu les opérations militaires entreprises à Gran contre le primat Szécsi qui soutenait la cause de la reine et qui enfin dut capituler. L'attaque des Cilléens au sud obligea le roi de changer la direction dans laquelle marchait l'expédition. Au lieu d'attaquer Pressbourg, où résidait Élisabeth, entre le 12 février et le 6 avril le roi entreprend une expédition sur la haute Drave et oblige les comtes de Cillé d'abandonner, au moins pour la forme, la cause des Habsbourgs et de conclure avec lui le 19 avril 1441 l'accord de Szombathely. L'auteur décrit les conditions qui servirent de base aux préliminaires de l'accord ainsi qu'à l'accord lui-même et indique le temps pendant lequel les négociations eurent lieu; il constate également qu'une nouvelle médiation des Cilléens entre Ladislas et Élisabeth était le point principal du pacte conclu. L'espoir d'arriver à une entente a été la raison pour laquelle l'expédition contre Giskra et le projet d'écraser les adversaires furent abandonnés. Le manque de suite dans les actes de Ladislas fut la cause que précisément à cette époque, c'est à dire en mai 1441, après avoir remporté les plus grands succès de toute la guerre contre Élisabeth, il dut perdre la plus forte partie de ces avantages. Les négociations

traînèrent jusqu'à automne et permirent à Giskra d'obtenir des succès importants dans la Haute Hongrie et à Elisabeth de recommencer la guerre de plus belle. Elle était menée dans des conditions difficiles. La menace d'une nouvelle invasion turque et le manque d'un appui sérieux du côté de la Pologne aboutirent à des échecs que Ladislas subit en février 1442. L'auteur démontre que l'opinion en Pologne, contraire à la continuation de la guerre civile a beaucoup contribué à ces insuccès.

Dans le quatrième chapitre l'auteur décrit les phases successives des négociations qui sous les auspices de Cesarini se poursuivaient de 1442 à 1444 entre Ladislas et les Habsbourgs. Il indique les raisons de la politique non pas toujours heureusement inspirée à laquelle se livrait la cour de Bude et définit l'attitude de la Pologne en cette affaire, en présence de l'action contre les Turcs sur le point de commencer. Il souligne tout particulièrement l'influence que la situation intérieure en Pologne, ainsi que l'affaire du concile comme on l'entendait dans ce pays exerçaient sur les rapports entre les différentes tendances politiques en présence de ces deux problèmes; il attire surtout l'attention sur le changement de la politique d'Oleśnicki dans la question turque, ainsi que sur les raisons de cette évolution. L'auteur fixe les détails de l'accord conclu en 1442 entre Ladislas et Elisabeth, et aboutit à la conclusion que par suite de l'ascendant que Cesarini avait su prendre également sur l'entourage du roi, les intérêts de la Curie Romaine remportèrent une victoire dans cette entente, de sorte que les postulats polonais furent complètement négligés et que les intérêts de la Hongrie souffrirent aussi dans une large mesure. Les fautes commises par Cesarini eurent pourtant une répercussion fâcheuse également sur les destinées de l'expédition contre les Turcs, si ardemment désirée par la Curie. Tandis qu'il s'efforçait de faire aboutir à tout prix un compromis avec les Habsbourgs, Cesarini devint sans le vouloir l'instrument docile entre les mains de la diplomatie de Frédéric III, qui aussi contraire à un succès d'Eugène IV qu'à des avantages de Ladislas, paralysait l'expédition contre les Turcs.

Le manque de sens de la réalité dans la politique de Cesarini, dont l'ascendant avait une répercussion fâcheuse sur l'attitude prise par la Pologne envers les entreprises dirigées contre les Turcs, se manifeste avec éclat également pendant les deux campagnes contre les Turcs, sujet du dernier chapitre. Au commencement l'auteur s'oc-

cupe de la défensive hongroise dirigée surtout par Hunyadi de 1440 à 1442. En particulier il fixe les différentes phases des luttes de l'année 1442. Il démontre qu'en cette année on entreprit trois et non pas deux expéditions contre les Turcs et qu'en dehors de l'expédition en Valachie, en automne de la même année Hunyadi en avait dirigé une autre en Bulgarie. Il constate en plus que la bataille de la Porte de Fer que jusqu'à présent on croyait à tort avoir eu lieu pendant les luttes contre Szehabeddin est identique avec la victoire remportée par Hunyadi sur Meside. Ces luttes défensives, qui furent même terminées par une tentative de paix, eurent pour résultat d'écarter pour un temps le danger ture, de sorte qu'il n'était pas nécessaire de se presser pour entreprendre une expédition offensive à l'intérieur de la péninsule balcanique et qu'on pouvait la bien préparer. L'auteur démontre que les tentatives faites en 1443 afin de réunir une flotte contre les Turcs étaient condamnées d'avance à l'insuccès et que les démarches diplomatiques entreprises pour obtenir des renforts sur terre ont également échouées. Après avoir décrit les parties constitutives, ainsi que la force de l'armée à la tête de laquelle Ladislas et Hunyadi s'avancèrent dans le centre de la péninsule balcanique en automne 1443, l'auteur fixe les dates chronologiques de cette campagne. En parlant des résultats qu'elle permit d'atteindre il insiste sur le fait que déjà en janvier 1444 le roi qui revenait de guerre se vit offrir des propositions de paix. Les chances de la conclure étaient d'autant plus grandes que, quoique l'expédition n'eût pas atteint les buts auxquels sans tenir compte des forces engagées rêvait Cesarini, pourtant en présence des moyens dont elle disposait, elle avait donné des résultats sérieux. Tous les pays limitrophes séparant la Hongrie des Turcs s'étaient trouvés placés sous l'influence hongroise. Ainsi fut atteint le but que depuis Louis le Grand s'était posé les Hongrois. La Hongrie était satisfaite, mais tenant compte des forces perdues, de son épuisement et des divisions intestines du pays, elle aspirait en ce moment à la pacification du royaume et au règlement définitif de l'affaire des Habsbourgs. La Diète de Bude de l'année 1444 en fournit la preuve. Les mêmes motifs étaient également à la base de la paix conclue à Szegedin.

L'auteur démontre que la paix de Szegedin a été réellement conclue. Il constate ce fait aussi bien en interprétant les sources déjà connues, qu'en s'appuyant sur d'autres, surtout d'origine turque



dont jusqu'à présent la science polonaise, n'avait pas tenu compte. Il démontre également que Hunyadi ne poussait pas à une nouvelle guerre, mais que dans l'entourage polonais du roi il y avait en dehors des partisans de la paix un parti qui désirait ardemment un conflit. Ce groupe avait à sa tête Lasocki qui agissait de concert avec Cesarini. Il signale ensuite le fait qu'en Pologne on était franchement contraire à une nouvelle expédition et qu'en conséquence on ne protégeait nullement l'idée d'une nouvelle entreprise guerrière. Oleśnicki partageait également ces idées, non seulement à cause de la nécessité du retour du roi dans les pays, mais aussi à cause de la politique suivie par la Curie et par Cesarini qui exploitait en Pologne les succès remportés par les Turcs, au profit de l'affaire du concile. Dans la suite l'auteur examine les raisons du faible appui donné à l'expédition par les puissances occidentales et finit par constater que la flotte entière dont les opérations devaient décider du succès de l'expédition, vu qu'elle devait empêcher les forces turques principales de pousser en Europe se composait à peine de vingt et quelques vaisseaux. Après avoir décrit la marche de l'armée de terre, il s'occupe de la question des détroits que les Turcs avaient forcés. Il démontre que malgré que les Génois eussent aidé les Turcs à passer le Bosphore, ce succès n'avait été possible que grâce à la circonstance qu'il y avait à peine quatre navires chrétiens pour le défendre et que la rive européenne n'avait pas été occupé à temps par les troupes venant de Constantinople, de sorte que des détachements turcs d'Europe purent en prendre possession. Du moment où les détroits avaient été forcés, on pouvait considérer comme condamné d'avance à l'insuccès le but principal de l'expédition qui consistait à chasser les Turcs d'Europe. On devait donc compter avec la possibilité de subir des échecs. En examinant les différentes phases de la bataille, l'auteur arrive à la conclusion que la tactique de Hunyadi aurait sauvé la situation, si ce n'avait été l'attaque menée par le roi et la mort de celui-ci, dont il est impossible de rendre Hunyadi responsable. Les suppositions d'après lesquelles celui-ci aurait vite pris la fuite et qu'il aurait battu en retraite dans la direction de Gallipoli sont insoutenables. Sans doute on aurait pu éviter la défaite, mais il était impossible d'empêcher l'insuccès de l'expédition, dans laquelle on s'était laissé entraîner surtout par suite de l'exaltation de Cesarini qui fit céder le roi ne sachant pas tenir compte des réalités.

La Curie poussait la Hongrie à entreprendre une lutte décisive, quoique sa politique italienne n'eût pas facilité l'expédition. Quant aux puissances occidentales, si elles envoyaient des renforts, elles n'avaient exclusivement en vue que des conquêtes de territoires ou des avantages économiques. La diplomatie de Frédéric III souhaitait visiblement l'insuccès de l'entreprise. A la lumière de ces faits et de tout le règne de Ladislas en Hongrie, l'individualité politique du roi ne ressort pas bien nettement. En dehors de qualités personnelles indéniables qui le caractérisait comme homme et comme soldat, on ne peut trouver en lui que les premières révélations d'un talent politique. Il ne pouvait pas en être autrement du reste. Dans la conclusion l'auteur caractérise les résultats du règne de Ladislas pour la Hongrie et les conséquences qu'eut sa mort pour ce pays.

---

2. STANISŁAW KOT: *Polacy na studjach w Lowanjum (Les Polonais à l'Université de Louvain)*. Présenté dans la séance du 14 mars 1921.

La jeunesse polonaise, qui à l'époque de la Renaissance cherchait la science à l'étranger, ne fut attirée par l'Université de Louvain qu'à partir du moment, où vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle Justus Lipsius rendit cette école célèbre en Europe. Une série de personnalités marquantes en Pologne correspondaient avec ce savant et plusieurs grands seigneurs lui ont envoyé leurs fils pour les faire étudier sous sa direction (p. ex. Tęczyński, les Mniszek, Zasławski, ce dernier confié aux soins du juriste Krystanowic).

Toutefois l'exode des Polonais à Louvain ne commence qu'après la mort de Lipsius (1606), lorsqu'un jeune philologue, nommé Erycius Puteanus, doué d'un esprit remarquable d'entreprise, succéda à celui-la pour jouer le premier rôle à l'Université durant les quarante années de son professorat. Il sut avant tout adapter son système d'éducation aux besoins et aux goûts de la noblesse. Ce n'était pas l'érudition, mais des idées générales sur la littérature qu'il cherchait à lui inculquer; aussi organisa-t-il des cours de deux ans, capables à son avis d'initier complètement ses élèves aux humanités. Ces études, qui faisaient abstraction de la poétique, comprenaient la rhétorique, la politique jointe à l'histoire, et la philosophie morale; ces trois disciplines devaient stimuler les élèves *ad splendorem, ad prudentiam, ad virtutem*. Ce programme d'études,

9

basé surtout sur la lecture de Sénèque, de Tacite et de Plutarque attirait la noblesse par ses côtés pratiques et par son appropriation aux besoins de la carrière politique, dans la qu'elle elle devait entrer un jour. Les fils des dignitaires étrangers étaient logés par Puteanus dans son *contubernium nobilium* au Château de Louvain, tandis que la *Palaestra Bonae Mentis*, espèce d'académie des lettres qu'il avait organisée, leur permettait de produire en public les connaissances acquises et de faire étalage du raffinement d'esprit auquel ils étaient arrivés. Des séances publiques y avaient lieu régulièrement, et les discours, ainsi que les dissertations les plus remarquées étaient publiés par le maître.

Il n'est pas possible de dresser aujourd'hui la liste complète des élèves polonais qui ont fait leurs études à Louvain, d'autant moins que les étrangers n'étaient que rarement portés sur les registres de l'Université, registres dont une partie seulement est parvenue jusqu'à nous. Voici pourtant les sources qui nous font connaître des noms d'étudiants polonais: 1<sup>o</sup>) les registres des années 1616 - 1684, conservés aux Archives Royales à Bruxelles; 2<sup>o</sup>) les deux éditions (1627 et 1667) de l'ouvrage de Vernulaeus, intitulé *Academia Lovaniensis*; 3<sup>o</sup>) la correspondance de Putaeanus, en particulier ses lettres adressées à des Polonais, publiées dans ses nombreux recueils épistolographiques (23 lettres), ainsi que les lettres que différents Polonais écrivaient au maître; on les trouve aux Archives de Bruxelles et à Besançon (35 lettres); 4<sup>o</sup>) les brochures et les dissertations parues à Louvain.

Pendant la période comprise entre 1600 et 1684 nous trouvons 125 noms polonais dans les sources mentionnées. Dans ce nombre plus de 100 noms intéressent des étudiants ayant séjourné à Louvain pendant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire pendant le professorat de Lipsius et de Puteanus. C'est surtout entre 1616 et 1630 que les Polonais étaient nombreux à Louvain.

Signalons le fait caractéristique, que parmi les étudiants polonais à Louvain il est très rare de trouver des noms portés par la noblesse moyenne et les petits hobereaux, qui en si grand nombre faisaient leurs études aux universités jésuites en Allemagne. A Louvain c'est l'aristocratie qui prédomine et — autre fait frappant à noter — ce sont les grands seigneurs des marches de l'est qui y envoient leurs fils. Les Sobieski, les Tarlo, les Leśniowolski, les Rudomina, les Mniszek, les Firlej, les Lubomirski, les Zasławski,

les Ostroski, les Zbaraski, les Żółkiewski, les Sieniawski, les Daniłowicz (3 noms), les Kalinowski (3 noms), les Koniecpolski, les Potocki, les Sapieha (13 noms), les Radziwiłł — voilà les représentants de l'aristocratie des marches ruthènes de l'Est. D'entre les familles aristocratiques de la région de Cracovie nous ne voyons figurer que les noms des Tęczyński (4 représentants), des Myszkowski, ainsi qu'un membre de la famille des Gembicki et un autre de celle des Trzebicki, l'un et l'autre parents des évêques du même nom. En plus nous voyons à Louvain un Ossoliński de la région de Sandomir, des Opaliński originaires de la Grande Pologne, puis les Kostka (4 noms) et un Kobierzycki, comme représentants de la Prusse polonaise. Parmi les 125 noms retrouvés, nous voyons ceux de 35 familles de sénateurs représentées à l'Université par 69 étudiants. Les lettres adressées à Puteanus par les parents des étudiants polonais (Daniłowicz, Dembiński) nous apprennent qu'à leurs yeux c'était la préparation pratique à la vie publique que donnait le système d'éducation inauguré par celui-ci, qui était la meilleure recommandation de l'école de Louvain. En dehors de Puteanus lui-même, d'autres professeurs de l'Université qui s'occupaient de la jeunesse polonaise, comme Vernulaeus (le maître de Christophe et de Lucas Opaliński), Castelius, Valerius Andreea, contribuaient à développer l'enseignement dans cette direction. En effet plus d'un élève de l'Université de Louvain a joué ensuite un rôle important dans la politique de la Pologne (Jacques Sobieski, Georges Ossoliński, Christophe Opaliński, Georges Lubomirski), tandis que d'autres ont employé leur talent d'écrivain à discuter des questions relatives à son organisation politique (Stanislas Krzystanowie, Stanislas Kobierzycki, Lucas Opaliński). En dehors des personnes déjà citées, d'autres élèves de l'Université de Louvain comme André Piotrkowczyk, Alexandre Łahodowski, Antoine Michel Hacki ont trouvé une place dans notre littérature.

Il nous faut encore attirer l'attention sur une autre circonstance qui caractérise également le séjour des Polonais à Louvain. L'Université de cette ville (comme la Sorbonne et comme celle de Cracovie) appartenait à ce petit nombre d'écoles supérieures catholiques en Europe qui avaient résisté à toutes les tentatives de les soumettre à l'influence des Jésuites et qui avaient bravé toutes leurs machinations clandestines et soutenu toutes leurs attaques ouvertes. Louvain s'était même adressé à l'Université des Jagellons pour lui

proposer une résistance commune. Or, si nous considérons les personnes qui faisaient leurs études à Louvain, nous y rencontrons une série de noms portés par des familles catholiques qui en Pologne voyaient d'un mauvais oeil les menées politiques et les tendances dominatrices de la Société de Jesus, en particulier des noms de familles placées dans la sphère d'influence de Zamoyiski et de Żółkiewski, ainsi que des représentants de la noblesse des marches. Une lettre de Jean Kamut, maître de cérémonie de Jacques Sobieski, en date du 16/IX 1610 ne fait que confirmer l'opinion, que l'éducation catholique, mais indépendante des influences jésuites, comme on la donnait à Louvain, était précisément pour cette raison sympathique à de nombreux Polonais; en effet, dans la lettre en question nous voyons longuement développée la thèse de l'infériorité de l'éducation jésuite en comparaison avec la direction donnée à la jeunesse par Puteanus.

En qualité de maître de tant de jeunes gens polonais, Puteanus entra en rapports plus intimes avec la lointaine Pologne. Il était en correspondance suivie avec des Polonais (entre autre avec Szymonowie) et envoya même son fils en Pologne pour connaître ce pays (celui-ci fit un séjour à la cour des Sapieha). Enfin c'est en Pologne que sous le nom de soeur „a S. Michaela“ s'établit sa soeur Christine qui devint supérieure des Carmélites déchaussées à Cracovie (elle vécut dans cette ville à partir de l'année 1612 jusqu'à sa mort en 1626).

Les études qu'au XVII<sup>e</sup> siècle faisaient les Polonais à Louvain méritent une attention particulière. C'est dans cette ville que la jeunesse polonaise apprit à connaître la Flandre catholique et l'esort merveilleux de son art; c'est par ce pays que passait la route qui permettait de connaître les sociétés occidentales les plus cultivées, aussi voyons-nous souvent les étudiants de Louvain voyager dans les Pays-Bas, en Angleterre et en France pour visiter ces pays. Les fréquents voyages de la jeunesse à Louvain fournissent une preuve de plus que sous le règne de Sigismond III et de Ladislas IV la Pologne ne s'isolait pas chez elle, mais que le mouvement commencé au XVI<sup>e</sup> siècle pour la rapprocher de l'Occident ne faiblissait pas, comme on le suppose souvent à tort, enfin que la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle s'efforçait de continuer dans le domaine de la civilisation les traditions de l'âge d'or, interrompues seulement par les guerres avec les Cosaques et l'invasion suédoise au temps de Jean Casimir.

---

3. WŁADYSŁAW KOZUBSKI: **Opieka nad kobietami w prawie rzymskiem.** (*Die Geschlechtsvormundschaft im römischen Recht*).  
Présenté à la séance du 21 novembre 1921.

Aufgabe dieser Arbeit ist die Darstellung der historischen Entwicklung der Geschlechtsvormundschaft im römischen Recht auf Grund eines vollständigen, im Corpus juris civilis, in der nichtjuristischen Literatur, in Inschriften und in den Papyri enthaltenen Quellenmaterials.

Nach einer der Übersicht der bisherigen einschlägigen Literatur gewidmeten Einleitung, geht der Verfasser zur Darstellung der gesetzlichen Agnaten-Tutel über, wobei er diese mit der analogen Institution des griechischen und des gräco-ägyptischen Rechts vergleicht und ihren Charakter als eines Rechts, sowie die daraus entspringenden Eigentümlichkeiten, wie z. B. die Möglichkeit einer gerichtlichen Geltendmachung, näher erörtert. Sodann untersucht der Verfasser die Vormundschaft der Patrone und deren Spuren in den Inschriften C. I. L. IV. Suppl. 154 und VI, 10231. Nachdem er sodann die tutela muliebris über eine Latinerin und die gesetzliche Vormundschaft der Manumissoren über Freigelassene ex causa mancipii besprochen hat, geht der Verfasser zur Besprechung der Testamentsvormundschaft über, wobei er hervorhebt, dass in ihr bereits der Charakter der tutela muliebris als einer Pflicht hervortritt, welcher Charakter seinen vollen Ausdruck in der von Amts wegen eingesetzten Vormundschaft findet, einer Vormundschaft, die irriger Weise als tutela dativa bezeichnet wird; denn diesen Terminus bezieht Gaius nur auf die tutela testamentaria. Indem der Verfasser den Anfängen der von Amts wegen eingesetzten Vormundschaft nachgeht, untersucht er das Institut der tutores praetorii näher, indem er, im Gegensatz zu Mitteis, darlegt, dass ein solcher tutor zwar Vormund aus dem praetorischen Rechte sei, dass aber seine auctoritas durch die tuitio praetoris geschützt werde. Zur Stützung seiner Ansicht beruft er sich auf das in dieser Hinsicht noch nicht ausgenützte D. 27, 6, 1, 5. In Betreff der lex Atilia, die die Frage der Bestellung von Vormündern für Rom und Umgebung geregelt hat, meint der Verfasser, dass sie lediglich das bisher freie praetorische imperium eingeschränkt habe, indem sie die Mitwirkung der Tribunen einführte. Sodann zur Besprechung

der lex Julia et Titia schreitend, prüft er auf Grund des Quellenmaterials die Frage der angeblichen Zweifältigkeit dieses Gesetzes und stellt die Papyri zusammen, in welchen sie ihre Illustration findet (Oxy. IV. 720, Grenf. Bodleian Quarterly Record, Oxy. 1466). Er hebt hierbei den charakteristischen Umstand hervor, dass einer dieser Papyri ein uns bisher nicht bekanntes Senatusconsultum erwähnt, das offenbar Vollzugsvorschriften zu diesen Gesetzen enthalten hat. Nachdem er sodann die Frage der Bestellung von Vormündern in den latinischen Kolonien auf Grund der leges Malacca et Salpensa berührt hat, geht der Verfasser zu der Art und Weise der Vormundsbestellung in den römischen Munizipien über, wobei er den Munizipalbehörden dieses Recht abspricht, um sich am Schlusse mit dieser Frage inbetreff der Peregrini zu befassen. Auf Grund der Prüfung des Papyrus-Materials gelangt er zum Resultat, dass die Vorsteher der Peregrinengemeinden vor der Constitutio Antonina berechtigt waren, Vormünder für die Peregrini ihres Sprengels zu bestellen, dass sich jedoch auch nach der C. A. dieser Zustand, zwar ungesetzlich, jedoch *via facti* erhalten hat, und zwar im krassen Widerspruche zum Reichsgesetze.

Zur Frage des Wirkungskreises des Vormunds übergehend, stellt der Verfasser, entgegen der herrschenden Theorie, die These auf, dass der tutor muliebris ursprünglich die *gestio* besessen habe. Zur Unterstützung dieser seiner Ansicht führt er folgende Argumente an: Nicht bloss die ältern Quellen, wie Gellius Noctes Atticae 13 (Massurius Sabinus), sondern auch die klassischen Quellen (wie Gai I. 184), welche ausdrücklich zwischen der Vormundschaft über einen Pupillen und der Vormundschaft über eine mulier (ohne Rücksicht auf deren Alter) unterscheiden, behandeln die letztere Vormundschaft als eine während des ganzen Lebens des Weibes einheitliche. Aus diesem Umstande zieht der Verfasser den Schluss, dass diese Vormundschaft während dieser ganzen Zeit die *gestio* umfasst habe. Sodann beruft er sich darauf, dass nach dem Zwölf-tafeln-Gesetze die *cura furiosi* keine Anwendung auf Frauen hatte, angesichts dessen der tutor mulieris, im Falle wenn eine Frau in Wahnsinn verfiel, gezwungen war, „*gerere tutelam*“. Auf dieser Grundlage schliesst er, dass der in D. 26, 1, 3, pr. angeführte Grundsatz: „*ut cesset cura si tutelae aetas indigeat*“ ursprünglich neben der *aetas* auch den *sexus* umfassen musste. Dieselben Zweifel, die bei Paulus D. 27, 10, 15, rege gemacht werden, ob man

einer verschwenderischen Frau „bonis interdici“ könne, klärt der Verfasser damit auf, dass die Frau ursprünglich keine gestio besass, diese vielmehr dem Vormunde zukam. Ähnlich interpretiert der Verfasser den Absatz des Plautus *Truc.* 4, 4, 4, u. 3. auf die Weise, dass dem *manstutor*, von dem dort die Rede ist, die Gewalt über das ganze Vermögen der Frau, somit die Vermögensgestio zustand. Im weitem Verlaufe hebt er hervor, dass die *lex Salp. c. 29*, den *tutor mulieris* mit dem *curator minoris* gleichstellt, und diese Gleichstellung findet, nach Ansicht des Verfassers, ihre Quelle darin, dass ihre Funktionen ein und dieselben waren, insbesondere dass sie hier und dort die gestio umfassten. Für diese Ansicht spricht endlich *Cic. pro Murena* 27. Diese gestio schwand im Verlaufe der Zeit, indem sie sich in eine blosse *auctoritas tutoris* verwandelte. Diese *auctoritas* war ursprünglich zu allen Rechtshandlungen der Frau unbedingt notwendig, stufenweise unterlag sie jedoch einer Einschränkung, so dass sie zur Zeit *Ulpian's* lediglich die bei diesem in 11, 27, aufgezählten Fälle umfasste. Der Verfasser bespricht eingehend diese Fälle, also die Mitwirkung des Vormunds bei der *legis actio* und dem *iudicium legitimum*, bei Obligationen (wobei er hervorhebt, dass *obligare* sich nur auf *Civilobligationen* bezieht), bei den *negotia civilia* wie die *Mancipation*, bei Nachlassen, um am Schlusse eine Reihe von Bemerkungen der Frage zu widmen, ob die *auctoritas tutoris* notwendig war *ad contrahendas nuptias*. Der Verfasser wendet sich der Ansicht *Perozzi's* zu, der diese Frage negativ beantwortet, und nachdem er die Vormundsmitwirkung bei der *acceptilatio* besprochen hat, untersucht er die Frage der Mitwirkung der Vormünder im Rechtsgebiete der *Peregrini*, wo man, wie er dartut, auch nach der *Const. Antonina* einen Vormund auch in solchen Fällen zuzog, wo ihn das *Civilrecht* nicht verlangte.

Einen weitem Absatz widmet der Verfasser der Frage der Verantwortlichkeit der Vormünder. Er stellt die These auf, dass ursprünglich gegen den *tutor mulieris* sowohl die *accusatio suspecti tutoris*, als auch die *actio rationibus distrahendis* zulässig war. Im klassischen Rechte, wo sich die Funktionen des *tutor* ausschliesslich auf die *auctoritas* beschränkten, sah das Gesetz, angesichts *Gai I, 191*, zwar nicht die *actio tutelae*, wohl aber die *actio mandati* oder *de dolo* voraus; überdies durfte man wahrscheinlich den Vormund *extra ordinem* zur Verantwortung ziehen, sobald in Fällen, wo der *tutor* die Erteilung der *auctoritas* verweigerte, der *Praetor* intervenierte.



Weitere Absätze widmet der Verfasser der Darstellung des allmählichen Verfalls der *tutela muliebris*. Er weist nach, dass dieses Schwinden bei verschiedenen Arten der Vormundschaft auf verschiedenen Wegen ging. Bei der *tutela legitima* wurde es durch die Zulassung der Abtretung der Vormundschaft (in *iure cessio*) und sodann durch die *lex Claudia* hervorgerufen. Bei der Patronats-Tutel wirkt in dieser Richtung die Tatsache, dass man in Ausnahmefällen den Zwang zur Erteilung der *auctoritas* als zulässig erkannt hat, überdies aber die Bestimmung des *Senatusconsultum*, welches die Bestellung von Vormündern *ad actum* zuließ, endlich die *lex Julia et Papia Poppaea* mit ihrem *ius quattuor liberorum* und der darauf basierten gänzlichen Befreiung von der Vormundschaft. Die Testaments-Tutel wurde durch die sogenannte *optio tutoris*, sowie durch die Verzichtleistung abgeschwächt, die *tutela dativa* dagegen durch die Möglichkeit der Bestellung eines *tutor ad actum*, beide Fälle dadurch, dass man im Falle der Abwesenheit des alten Vormunds um einen neuen ansuchen durfte, wobei der Verfasser auf die interessanten Analogien mit dem Rechte der *Peregrini* aufmerksam macht, wonach der *Praetor* geradezu einen Zwang zur Erteilung der *auctoritas* ausüben dürfte, dass endlich solche Vormünder berechtigt waren, bei Vorhandensein von Entschuldigungsgründen die Tutel abzulehnen. Der Verfasser klärt hiebei auf, dass die *excusatio tutoris testamentarii* sich ganz gut mit seinem Verzicht vereinbaren lässt. Bei Besprechung der letzten Ursache, die die beiden Tutelen abgeschwächt hat, u. z. des sogenannten *ius trium liberorum*, macht der Verfasser auf *Oxy. 1467*, aufmerksam, worin die in der Litteratur strittige Frage, ob zur Erlangung des *ius trium liberorum* eine Erteilung notwendig war, verneinend entschieden wird. Schliesslich bemerkt der Verfasser, dass die Abschwächung aller drei Arten der Vormundschaft durch die *coemptio tutelae evitandae causa* hervorgerufen worden ist. Eine derart abgeschwächte Tutel bestand bis zum Anfang des IV. Jahrhunderts.

Im letzten Abschnitte wird nachgewiesen, dass die *tutela muliebris*, trotz ihrer Aufhebung im Gebiete des Reichsrechts, sich im Gebiete des Volksrechts erhalten hat. Von dort reagiert sie abermals auf das Reichsrecht, indem sie namentlich die Rezeption einiger Bestimmungen bewirkte (wie durch die Unterstellung der Gattin unter die Vormundschaft des Gatten).

4. M. A. KULCZYCKA: **Filippo Buonacorsi Callimaco, humanista wlo-ski, na dworze królów polskich** (*Filippo Buonacorsi Callimaco, un umanista italiano, alla Corte dei Re di Polonia*). Présenté dans la séance du 11 juillet 1921.

Terra toscana, del distretto di Firenze, dette i natali a Filippo Buonaccorsi. Nacque egli in S. Gemignano, nella Val d'Elsa, il 2 maggio 1437, di nobile ed antica famiglia veneziana. A Venezia egli passò i primi anni della sua giovinezza e compì gli studi.

Ma verso il 1460 egli viene a Roma, attratto dal desiderio d'ascoltare le famose lezioni di Giulio Pomponio Leto. A Roma Pio II. il papa umanista, il fautore di ogni studio latino, l'Enea Silvio d'un tempo, cui l'abito pontificale non avea tolto l'amore a quella lingua latina nella quale si era dilettrato comporre con eleganza, amava circondarsi nella sua corte di uomini quali il Leto e il Platina, dei più ardenti ammiratori cioè e propagatori degli studi d'umanità.

Facilmente dunque si può comprendere come il Buonaccorsi fu accolto a Roma: la sua intelligenza non comune, la vena oratoria, la profonda conoscenza della lingua di Cicerone furono subito apprezzate da quel cerchio di umanisti che il papa proteggeva e dal papa stesso, che molto probabilmente prese a benvolerlo.

Così subito Pomponio e il Platina e gli altri principali componenti l'Accademia Romana gli si mostrarono amici, lo fecero entrare nella loro „sodalitas“ e lo aiutarono più volte non solo col denaro, ma anche col raccomandarlo al cardinale Ammannati e col collocarlo nella famiglia del cardinale di Ravenna.

Cordialità sincera dunque dapprima tra i „sodales“ e il nuovo adepto: egli, sotto il nome di Callimaco, cominciò a farsi conoscere in Roma. Ma troppo violento era il suo carattere, smodata la libertà nelle idee e nei costumi, insaziabile la sete di gloria. Il suo stesso ingegno, unito all'educazione umanistica, lo conduceva a questo. Ecco dunque che, improvvisamente, nel 1467, poco prima che Pomponio Leto, il capo dell'Accademia, partisse per Venezia, noi vediamo tra i „sodales“ scoppiare aperti i malumori, prima serpeggianti nascostamente. Callimaco era riuscito, col suo spirito rivoluzionario, a scindere l'Accademia in partiti e, per la sete avida di gloria, a formarsi un gruppo proprio; gruppo di giovani, naturalmente, di

irriflessivi, di sfrenati e smodati, che, imbevuti e penetrati fin nel midollo di idee repubblicane e anche, in un certo senso, pagane non potevano più andare d'accordo con gli altri, con quelli che seguivano Pomponio, uomo di grande valore, senza dubbio, ma non adatto per le idee troppo ardite.

Pomponio presentì lo scoppio della tempesta che covava in seno all'Accademia, sospettò a che cosa avrebbero portato i malumori sorti e nell'estate 1467 partì; era stanco, disgustato, deluso. E Callimaco rimase solo.

Solo, senza competitori, a capo del giovane gruppo che, sempre più infatuato nelle idee dal maestro professate, era pronto a tutto rischiare per il conseguimento dei propri scopi. E lo scopo era quello di uccidere il papa e proclamare la repubblica. Non era la repubblica la forma di governo puramente romana, quella che gli scrittori classici avevano affermata come modello per ogni Stato, quella che dava tutte le libertà, di pensiero e d'azione? Di libertà, romanamente concepita, erano assetati gli umanisti e col solo delitto, coll'assassinio del papa, essi credevano di poterla raggiungere.

Non era la prima volta che a Roma questo si tentava, sempre per il medesimo ideale: il colpo di Stefano Porcari e Angelo Maso ai tempi di Nicolò V e quello assai recente di Tiburzio e Valeriano di Maso sotto Pio II, avevano avuto gli stessi moventi e gli stessi scopi.

Il piano di Callimaco per la congiura era così stabilito: attaccar lite coi servitori dei cardinali sulla piazza di S. Marco (ora piazza Venezia) quando il papa „fosse desceso del palazzo in la chiesa de Sancto Marco ad benedire et dare la Cenere“. Contemporaneamente il nucleo maggiore dei congiurati, nascosti dietro le rovine formate dalle demolizioni che Paolo II aveva ordinate per ampliare la sua dimora preferita, doveva sbucar fuori e irrompere nella chiesa, per effettuare il colpo.

Ma la congiura andò a vuoto. Un certo Petreio, che vi prendeva parte, imprudentemente si lasciò andare a qualche confidenza e Paolo II fu avvertito in tempo.

Ecco dunque il pontefice nel suo palazzo, adirato ed anche spaventato per l'evitato pericolo, dare ordini d'arresto, fare interrogatori, prometter premi vistosi in denaro a chi riesca a portargli vivo o morto Callimaco. Ecco il Platina, uno dei primi arrestati, chiuso in Castel S. Angelo, intento a preparar la sua difesa, a scriver lettere

ad amici e personaggi che possano aiutarlo, e perfino a riconoscere il suo torto dinanzi al papa, chiedendo umilmente perdono.

Callimaco, il colpevole, colui sul quale tutti riversavano le accuse, era scomparso.

Come mai era riuscito a sfuggire lo scoppio della ira pontificia? Petreio, l'impruolente che con le sue confidenze fuori di posto aveva mandato a vuoto la congiura, salvò Callimaco. Lo avvertì in tempo del pericolo imminente ed egli stette prima nascosto in Roma qualche giorno e poi fuggì.

Suo primo rifugio fu Trani. Ma appena giunto in questa città, ecco che arrivano gli sgherri del papa. Il prefetto di Trani però si rifiuta di consegnar loro il fuggiasco e allora, come Callimaco stesso ci racconta: „... ad Serenissimum regem Siciliae confugi, a quo etiam cum frustra Gasparus Chilicus (il messo del papa) captivitatem meam postulasset, in urbem rediit“.

Dunque aperto rifiuto, tanto da parte del prefetto di Trani che del re di Sicilia, di consegnare Callimaco al papa. Gaspare Chilico dovette tornarsene a Roma molto deluso ed anche adirato per essersi vista sfuggire di mano la preda desiderata.

Salvatosi dall'inseguimento, il Buonaccorsi prese la via del mare. Toccò Creta, l'Egitto, Rodi e molte isole del mare Egeo: finalmente giunse a Cipro. Sperava forse il povero fuggiasco di poter quivi trovare una breve tregua ai suoi errori! Invece il caso volle che proprio allora fosse nell'isola il vescovo di Gerace, il quale era stato inviato a Cipro dal papa con l'incarico di concludere il matrimonio tra il re Jacopo II figlio naturale di Giovanni III, usurpatore del trono alla sorella Carlotta, e una delle figlie dell'ultimo despota del Peloponneso, Tommaso Paleologo.

Appena il vescovo seppe dell'arrivo di Callimaco nell'isola, „legationis suae utpote oblitus, contra me causam egere cepit et me sibi extradi vehementissime petere, maria et montes regi promittens“.

Ma il re non accondiscese alle domande del vescovo di consegnargli Callimaco: fissò invece un termine all'umanista per lasciare l'isola. Ed eccolo di nuovo ramingo, in cerca di un altro rifugio meno pericoloso. Giunge alla isola di Chio e trova amichevole accoglienza in casa di due italiani suoi concittadini, Nicolò e Francesco Ugolini, di chiara famiglia fiorentina, originari della Valdelsa.

Secondo le notizie che ricaviamo da alcune poesie dello stesso Callimaco, sappiamo che il suo soggiorno a Chio fu tra il giugno

e il luglio 1469. Da sedici lunghi mesi dunque egli trascinava la vita randagia per il mondo.

Ed anche a Chio la sua sicurezza personale era minacciata: gli sgherri papali sarebbero potuti giungere anche lì e chissà che la Serenissima non si fosse piegata alle insistenze del pontefice, come aveva già fatto per Pomponio Leto e per gli Accademici, consegnati dalla Repubblica di Venezia nelle mani di Paolo II. Meglio quindi era cercarsi un rifugio sicuro. E Callimaco andò a Costantinopoli.

A Costantinopoli non si trattene molto. Seppe in quel tempo che suo fratello, arrestato da Paolo II, e i suoi parenti ed amici erano stati liberati e che egli poteva tornarsene in Italia senza pericolo. Ecco allora che sorge nell'animo di lui il desiderio di conoscere ancora un poco il mondo.

Non credo che una ragione speciale lo abbia spinto ad andare in Polonia; probabilmente egli volle soltanto appagare la sua brama di conoscere paesi e popoli nuovi. E quale nazione allora offriva più attrattive del Regno di Polonia, nel pieno sviluppo della sua potenza? Sapeva Callimaco che in Polonia avrebbe trovato un ambiente colto, adatto alla sua educazione intellettuale. Le lettere fiorivano nel grande regno: l'Accademia di Cracovia già da tempo era quasi il faro della scienza al quale erano tratti gli studiosi della Boemia, dell'Ungheria e di altre regioni. E tutte le idee che germogliavano e per le quali si combatteva in Occidente, trovavano là subito ripercussione.

Agli italiani non era ignota l'ospitalità polacca e già da tempo era vivo lo scambio di idee e di amicizie tra Italia e Polonia.

Non è dunque strano che nel Buonaccorsi sorgesse vivo il desiderio, prima di tornare in patria, di recarsi dove anche molti altri suoi concittadini avevano trovato ospitale accoglienza. E in Polonia gli ambiziosi suoi sogni di gloria dovevano divenire realtà, in Polonia il cospiratore, il fuggiasco perseguitato, doveva divenir l'uomo onorato, rispettato, temuto.

Lasciata Costantinopoli per le regioni del Tanai, Callimaco, senza meta nè scopo prefisso, entra in Polonia. Non si può con sicurezza stabilire l'epoca precisa del suo arrivo a Leopoli. Molto probabilmente fu nel 1470, negli ultimi mesi dell'anno.

Immediatamente giunse a Roma notizia del nuovo rifugio del cospiratore Callimaco. Paolo II ne chiese l'estradizione. Il legato del papa, Alessandro, vescovo di Forlì, che si trovava allora per

caso a Cracovia, con lo scopo di persuadere Casimiro IV, re di Polonia, alla guerra coi Turchi, dichiarò nella Dieta di Piotrków del 28 ottobre 1470, che Callimaco era il capo di una congiura ordita due anni prima contro il papa, e chiese del colpevole l'immediata consegna. Intorno alle trattative che si svolsero tra il legato pontificio e i nobili polacchi nella Dieta non abbiamo chiare notizie; ma con certezza risulta dagli scritti di Callimaco che la deliberazione dell'Assemblea fu a lui sfavorevole.

Il pericolo era grave: pareva che la fortuna, finora amica del fuggiasco umanista, volesse abbandonarlo proprio quando l'orizzonte rasserenato prometteva giorni migliori. Trovò egli allora un aiuto potente in colui che doveva divenire più tardi il suo migliore amico: l'arcivescovo di Leopoli, Gregorio Sanoceo, che gli fu presentato dal compatriota fiorentino, Arnolfo Tebaldi. Sotto la protezione dunque di Gregorio, abitando nella villa di lui a Dunajów, Callimaco fu al riparo dalla tempesta che minacciava scatenarsi contro di lui ed ebbe tempo di riflettere al modo per potersi trarre dalla noiosa situazione.

E il modo fu presto trovato. Inviò il 13 aprile 1471 una lettera a Derslao dei Rytwiany, uno dei più influenti magnati del Regno di Polonia, il quale non aveva preso parte alla Dieta di Piotrków perchè si trovava ambasciatore con Stanislao Ostrorog presso l'imperatore Frederico.

L'evidente scopo della lettera era non solo di difendersi dall'accusa di cospirazione, ma anche e soprattutto quello di dimostrare l'illegalità dell'atto che la Dieta avrebbe compiuto se lo avesse consegnato nelle mani del legato pontificio. In che dunque consisteva la libertà tanto famosa della costituzione polacca? Come la grande nazione si sarebbe prestata ad un atto simile, quando tutti gli altri principi e sovrani, presso i quali egli si era rifugiato nelle sue lunghe peregrinazioni, avevano rifiutato di cedere alla preghiera del papa? Aveva ben saputo rispondere il re di Cipro: „*rex inelytus: regem, non licetorem poncificis esse*“.

La lettera rimase senza risposta e la questione si risolse in breve da sè, poichè il papa Paolo II morì e gli succedette un umanista e protettore dell'umanesimo, Sisto IV. Risorse a Roma l'Accademia Platonica; Pomponio Leto, il Platina e tutti i vecchi accademici furono di nuovo messi in onore. Callimaco era salvo definitivamente. Avrebbe potuto tornarsene a Roma; preferì invece re-

stare nella sua nuova patria d'elezione, dove, stretti rapporti con le principali personalità, in breve acquistò stima ed onori.

Era dunque veramente giunto per lui il tempo tanto sospirato di pace e di tranquillità! Come fiducioso egli allora si abbandonò all'amicizia sincera di Gregorio e all'amore appassionato per Fannia Sventosca, una giovane donna proprietaria di una specie di osteria a Leopoli, che egli aveva conosciuto!

Come dolci sgorgarono i canti per la donna e per l'amico nella lieta villa di Dunajów, dove i giorni sereni, senz'ombra nel cielo, parvero un sogno al poeta umanista, cui tante volte l'ansia, il timore, il pericolo, avevano tormentato la giovinezza.

In questo periodo di tranquillità Callimaco compose il suo canzoniere d'amore, il „Fannietum“. La figura della donna che vi è celebrata sorge nitida dai versi foggiate alla maniera oraziana, talvolta anche ovidiana, con reminiscenze di Virgilio. Fannia non è la fanciulla ideale, tutta candore e semplicità, che il poeta avvolge coi suoi carmi in una vampa d'amore purissima. Essa è una qualunque Lesbia o Cintia, un'ordinaria ostessa di Leopoli, corrotta e sfacciata. La passione però è forte e sincera: ciò fa che la poesia sia spesso ispirata ed abbia pregi non comuni, come, ad esempio, il sentimento profondo della natura, di cui è ammiratore entusiasta.

Giudicare Callimaco da questa raccolta di versi, che fan seguito a quelli scritti in Roma, sarebbe errore grave: nel 1470, e maggiormente prima, il Buonaccorsi era ancora il giovane scapestrato, il poeta che facilmente arde d'amore, l'avventuroso umanista cui le numerose vicende della vita non avevano domato l'ardore della gioventù. Ma è giunta ormai la fine di questo periodo agitato e burrascoso, la mente di lui sta per divenire matura, prossimo è il mutamento di carattere. L'umanista violento, irriflessivo, bizzarro, cederà il luogo all'uomo accorto, all'educatore severo, al consigliere di stato. Questo indirizzo di idee, del tutto diverso, è rispecchiato subito nella sua opera letteraria che, poetica prima, amorosa e leggera, diviene grave e seria nella narrazione storica e biografica nei concetti politici acuti e profondi, che appaiono sparsi in tutti i suoi scritti.

Nel 1482 Callimaco fa il suo ingresso alla corte di Casimiro IV, in qualità di istruttore ed educatore dei principi.

Probabilmente le molte lodi di Gregorio Sanoceo avevano in-

dotto il re alla scelta di un tale maestro pei suoi figliuoli. L'arcivescovo di Leopoli assai spesso aveva colloqui con Casimiro, eudava, richiesto, consigli di politica interna ed estera; non c'è dubbio che egli parlasse con entusiasmo del dotto fiorentino, che tanta fama aveva saputo acquistarsi in breve tempo a Cracovia. Callimaco, non ebbe da solo l'incarico dell'educazione dei figli di Casimiro: già dal 1462 Długosz, l'illustre storico polacco, vi attendeva, circondato dalla stima e dall'affetto che meritava. Quindi Callimaco dovette curarsi solamente dei più giovani principi e in ispecial modo di Giovanni Alberto e di Alessandro, limitandosi ad insegnar loro lettere latine e greche.

Alla corte di Casimiro, il Buonaccorsi ebbe libero il campo per mostrare le sue numerose qualità di intelligenza e di cultura. Accorto ed astuto, seppe subito abilmente desreggiarsi nell'ambiente, pur assai difficile, nel quale era entrato.

L'attitudine poetica e letteraria non era la sua qualità migliore, sebbene solamente in questa egli fino ad allora si fosse esercitato. Aveva vedute larghe e profonde, quantunque ardite e spesso eccessive: ma esatte sempre e rispondenti perfettamente alle necessità più urgenti in Polonia. E se sfortunati furono gli effetti dei suoi consigli a Casimiro e, soprattutto, a Giovanni Alberto, causa non ne fu l'errato indirizzo politico da lui suggerito, ma la difficoltà enorme dell'attuazione d'un piano ardito in un ambiente quale quello polacco, dove la nobiltà era ormai giunta a un punto tale di potenza, da render quasi inutile ogni sforzo per porre un rimedio contro la diminuzione continua dell'autorità regia. Debole era il potere del re, debole l'azione di Casimiro che, circondato da ogni parte da nobili a lui contrari, sentiva il bisogno d'un aiuto e di un consiglio efficace.

Callimaco, altamente apprezzato per la fama di straordinaria abilità, gli parve l'unico consigliere adatto ai suoi scopi. Così l'educatore dei principi divenne segretario e confidente del re.

Il problema maggiore che si agitava in quel tempo, non solo in Polonia, ma in tutta Europa, era la guerra contro i Turchi. I Turchi e i Tartari erano i nemici più pericolosi per la Polonia: Callimaco di fronte ad essi prende una posizione inaspettata, quella dell'accordo e della pace. Questo è, e rimane sempre, l'indirizzo della sua politica, indirizzo che si può riscontrare in tutta la sua azione negli avvenimenti storici e nelle opere sue, specialmente nella narrazione della sconfitta.





di Varna del 1444, narrazione tendenziosa, tutta diretta alla tesi che i Polacchi non debbono far guerra alla Turchia.

Ma l'atteggiamento politico di Callimaco e la sua influenza sugli avvenimenti d'allora, appaiono più manifesti esaminando gli incarichi affidatigli da Casimiro nelle varie ambascerie, cui prese parte, incarichi che mostrano l'alta stima nella quale egli era tenuto dal re.

Molto vivo era allora il contatto tra la Polonia e la Repubblica di Venezia, cordiali i rapporti, frequenti le ambascerie. La Serenissima, alleata con la Persia contro il pericolo turco, cercava di formare una lega potente coll'indurre alla guerra contro il nemico comune gli stati del nord d'Europa, primo fra questi la Polonia. C'era anzi in aria un progetto ardito, sebbene non nuovissimo: si pensava di rivolgersi ai Tartari, la feroce popolazione che sola poteva gareggiare in barbarie coi seguaci di Maometto, e di persuaderli ad una comune azione contro i Turchi. Chi meglio della Polonia poteva rendersi intermediaria per questa alleanza? e chi meglio avrebbe potuto fornire ai Veneziani notizie intorno ai Tartari? Era dunque necessaria un'ambasceria veneta in Polonia, era soprattutto necessario informarsi presso colui che allora più d'ogni altro aveva autorità in Polonia, presso Callimaco.

Siamo al principio del 1474: il nostro umanista è già il consigliere più fidato del re, e qualunque cosa egli faccia, nessuno ardisce muovere opposizione alcuna. Per avere un'idea dell'illimitata autorità di Callimaco, della sua abilità diplomatica e dell'indiscutibile superiorità di storico, basta leggere il suo „*Libellum de his quae a Venetis tentata sunt, Persis ac Tartaris contra Turcos movendis*“.

Nel 1476 si presentò a Callimaco una nuova occasione per affermare la sua autorità: nel sinodo di Łęczyca parlò in nome del re, per chiedere una contribuzione del clero alla guerra turca.

Si recò poi in Italia, a Foligno, dove Sisto IV aveva indetto un congresso degli ambasciatori di tutto le potenze di Europa per trattare della guerra contro i Turchi. Fu anche presso Federico III e due volte, sotto Casimiro, si recò a Costantinopoli, dapprima nel 1475 per i negoziati tra Polonia e Valacchia, e più tardi per firmare a nome del re un trattato di pace per due anni coi Turchi.

Quando nel 1492, morto Casimiro, salì al trono Giovanni Alberto, senza limiti divenne a corte l'autorità di Callimaco. Il re

nulla ormai faceva senza il consiglio del suo *ex-precettore*, cui affidava ogni missione più delicata. Difficile è quindi per noi conoscere tutte le ambascerie di cui Callimaco fu non solo parte, ma capo e promotore. Sappiamo però che molto spesso egli si recò a Venezia, a Costantinopoli, dal papa, e che la sua azione sempre e dappertutto ebbe il medesimo carattere, favorevole ad una conciliazione coi Turchi, avversa al papato e alla nobiltà polacca, con la quale fu in aperta ostilità, procurando di consolidare e rafforzare il potere regio che diveniva sempre più debole.

Un enorme cumulo di odi terribili lo circondava. Più volte egli ne fu amareggiato, ma sempre, per l'appoggio reale, poté superare le varie crisi. Dolorosissimo fu per lui, dopo la morte di Casimiro, il breve periodo d'interregno: dal 7 giugno al 27 agosto dovette nascondersi, come egli stesso ci narra, poichè gli avversari, approfittando del momento in cui si trovava solo, senza difesa, si scagliarono violenti contro di lui. Sapeva bene la nobiltà polacca che il giovane principe Giovanni Alberto non avrebbe potuto far nulla per proteggere il prediletto Callimaco, ma ignorava anche che questi, nascostamente appoggiato dal partito di corte, dal suo luogo d'esilio preparava un colpo a mano armata, che, inaspettatamente, tra il bollore delle fazioni, avrebbe portato sul trono Giovanni Alberto, e ricondotto quindi, più potente di prima, l'umanista scacciato ed odiato.

Il capolavoro letterario di Callimaco, da lui scritto dietro le insistenti preghiere del re Casimiro, è il libro „*De rebus gestis a Vladislao Polonorum atque Hungarorum rege*“.

Ma ciò che del Buonaccorsi ci rimane di più interessante è un libriccino minuscolo, intitolato „*Rady*“. E questo, per così dire, il testamento politico di Callimaco, l'ultima espressione della sua mente, il compendio delle sue teorie politiche: trentacinque brevi articoli, ai quali ogni principe, e in particolare Giovanni Alberto cui l'opera è dedicata, dovrebbe, secondo Callimaco, attenersi nel governo. Sorprendente è la somiglianza dell'interessante libriccino col „*Principe*“ di Machiavelli. L'affinità di pensiero e di concezione è tale che vien spontaneo di pensare se il Machiavelli, che compose il suo „*Principe*“ venticinque anni dopo, e ciò è nel 1515, abbia avuto dinanzi il testo dei consigli segreti suggeriti da Callimaco al re Giovanni Alberto di Polonia.

Le „*Rady*“ gettano una chiara luce sulla posizione di Callimaco

alla corte dei Jagelloni e più limpida rendono la figura dell' umanista repubblicano un tempo, cospiratore, fuggiasco, perseguitato, rimatore elegante, storico profondo, politico insigne; mente vasta e multiforme, piena d'intelligenza fervida, cui il fato concesse ore d'ansia e d'angoscia, momenti di gioia e di trionfo.

Il 1 novembre 1496 morì.

Tutti i cronisti del XVI sec. ci raccontano gli splendidi funebri e le onoranze quasi regali che gli furono tributate da Giovanni Alberto. Un magnifico monumento fu eretto in suo onore nella chiesa dei Domenicani a Cracovia e l'effigie dell' umanista celebre è tuttora là, nella città storica della Polonia, dove egli tra i primi, e poi innumerevoli altri italiani, vissero e acquistarono fama.

5. STANISŁAW KUTRZEBA. Statut wielkopolski Kazimierza Wielkiego. (*Le statut de Casimir le Grand destiné à la Grande Pologne*). Présenté dans la séance du 21 mars 1921.

Ce n'est qu'en 1820 qu'on a attiré l'attention sur la circonstance que dans les Statuts de Casimir le Grand les articles concernant la Grande Pologne étaient indépendants de ceux qui n'intéressaient que la Petite Pologne. Dans son étude l'auteur ne s'occupe que des articles que l'on considère comme destinés à la Grande Pologne et prend pour point de départ de ses recherches la rédaction des articles comme on la trouve dans les manuscrits Ptb. I, Flor., Król., Stron. II et Sier. III. Les 46 articles relatifs à la Grande Pologne, constatés dans cette rédaction ne passent pas à ses yeux pour une unité indivisible, au contraire il les range dans trois groupes: le premier comprend la préface et les articles 1 à 34, le second est représenté par les articles 35 à 44, enfin le dernier se compose des art. 45 et 46.

De l'avis de l'auteur le Statut de Casimir le Grand destiné à la Grande Pologne dans le sens strict de ce terme, c.-à-d. publié à l'usage des voïvodats de Poznań et de Kalisz est uniquement représenté par le premier groupe d'articles. Nous ne connaissons pas la date précise de sa publication. En effet l'année 1347 nommée à l'art. 9 et considérée généralement comme celle qui le vit paraître, peut ne pas correspondre absolument à l'époque exacte où le statut fut publié. C'est à partir de cette année que suivant l'article 9 on doit

compter le terme de la prescription, aussi peut-on fort bien admettre que le statut ait été publié même beaucoup plus tard, car il n'y avait aucun obstacle à ce que comme terme à partir duquel on devait compter la prescription, on eût adopté une autre date plus reculée et non celle de la publication du statut. L'auteur consacre le plus d'attention aux articles 35—44; s'appuyant sur l'analyse de la teneur des dispositions que contiennent en particulier les articles 35, 37, 42 et 44 il démontre qu'on ne saurait les prendre pour étant de normes revêtues de force d'obligation en droit au temps de Casimir le Grand; d'autre part l'étude de la forme même de ces dix articles l'amène à conclure qu'ils ne portent pas le caractère de dispositions législatives, mais ne représentent que des postulats („petita“) soumis à l'approbation du souverain. Une comparaison avec les articles qui les précèdent et les suivent (45 et 46) lui permet d'inférer qu'il s'agit de postulats formulés par la Grande Pologne et de démontrer l'influence qu'exerça le clergé sur leur rédaction. L'auteur suppose qu'ils remontent à l'époque de Casimir le Grand, probablement aux dernières années de son règne. Les articles 45 et 46 se présentent sous l'aspect de statuts indépendants et concernent la Grande Pologne. Quant aux 5 articles qu'on ne trouve pas dans cette rédaction et que nous ne connaissons que d'après d'autres manuscrits, il considère l'art. *Ubi curie nostre* comme destiné à la Petite Pologne et pense en ce qui concerne les quatre autres qu'on ne pourrait les rapporter soit à la Grande soit à la Petite Pologne qu'après une étude minutieuse de leurs rapports avec la pratique judiciaire. Deux de ces articles, notamment: 1) *Cum aliquis hereditatem emeret* et 2<sup>o</sup>) *Quando pater pueris*, ne représentent peut-être qu'une rédaction du droit coutumier. Ces sept articles (c.-à-d. 45 et 46 ainsi que cinq articles isolés) ne doivent pas remonter nécessairement à l'époque de Casimir le Grand, mais ils pourraient même provenir d'une période plus récente.

- 
6. Ks. HENRYK LIKOWSKI: *Najdawniejsze dzieje klasztoru cysterek w Ołoboku (1211—1292)*. (*Die älteste Geschichte des Cisterciensinnenklosters in Ołobok 1211—1292*). Présenté dans la séance du 25 juillet 1921.

Am Eingang macht uns der Verfasser mit den neuen Quellen bekannt, die er seiner Arbeit zugrunde gelegt hat, und zwar mit

dem Verzeichnisse der Ołoboker Archivalien vom J. 1782, welches die Regesten von 8 in Verlust geratenen Urkunden aus dem XIII. Jahrhundert und von 14 aus späteren Zeiten enthält; sie werfen ein Licht auf das XIII. Jahrhundert. Diese Regesten, sowie auch 3 noch nicht veröffentlichte Urkunden werden vom Verfasser in einem besondern Anhauge am Schlusse angeführt.

Die Arbeit selbst ist in vier Abschnitte geteilt: I.) Die Gründung des Ołoboker Klosters (1211—1213) an der Mündung des Ołobok in die Prosna oberhalb von Kalisz, als Filiale des Klosters von Trebnitz; II.) die Geschichte der Ausstattung des Ołoboker Klosters; III.) die wirtschaftliche Entwicklung der Klostergüter; IV.) die Geschichte des Ołoboker Konvents.

Im Abschnitt I prüft der Verfasser eingehend die Stiftungsurkunde vom 20. X. 1213 (KWP. I. Nr. 81) und weist nach, dass sie ein Falsifikat ist. Den Beweis hierfür erbringt die kurze Inhaltsangabe des Authenticums des Odonic, wie sich dieses in der Bulle des Papstes Nikolaus IV. vom J. 1291 (KWP. I. N. 675) vorfindet. Aus dieser Inhaltsangabe erhellt, dass im Authenticum nicht enthalten waren: a) Die Schenkung des Wierzbięta Klemencie, noch auch b) die Zehnten-Verleihung des Erzbischofs Heinrich Ketlicz. Daraus wird der weitere Schluss gezogen, dass das Falsifikat auf Grundlage 1-tens des Stiftungs-Authenticums, 2-tens der Urkunde des Ketlicz. gefertigt worden ist.

Die Rekonstruktion des Textes des Authenticums unternimmt der Verfasser auf Grundlage a) des im J. 1292 gefertigten Falsifikates (KWP. I. Nr. 81), b) der kurzen Inhaltsangabe in der erwähnten Bulle (KWP. I. Nr. 675), c) des für Porta verfassten Authenticums des Odonic vom 29. VII. 1210 (KWP. I. Nr. 66), das als Muster zur Niederschrift des Ołoboker Authenticums gedient hat. Hierbei weist er nach, dass das Ołoboker Authenticum zu den Dokumenten gehört, die vom Adressaten, hier vom Abte Winemar aus Pforta, geschrieben worden sind. Vor der Rekonstruktion verifiziert der Verfasser die im Falsifikate namhaft gemachten Zeugen. er stellt fest den Ausstellungsort (Kalisz), den Adressaten (Winemar aus Pforta), endlich das Datum (1. XI. 1211). Dieses Datum hat sich in den vom Verfasser aufgefundenen Notizen des Pater Sigismund Strychowski, Priors von Wągrowiec, aus dem J. 1614 erhalten. Pater Strychowski hatte das Authenticum vor Augen, welches noch am Anfang des XVII. Jahrhunderts existierte, wie dies der Verfasser einge-

hend auf Grund der Analogie mit dem Authenticum vom 11. V. 1253 (KWP. I. 311) nachweist, welches im Archiv aufbewahrt worden ist, obwohl man zu ihm nicht weniger als drei Falsifikate in den Jahren 1282 und 1292 gefertigt hatte. Bei der Darstellung der Geschichte der Stiftung untersucht der Verfasser die Stiftungen des Odonic bis einschliesslich 1211 und stellt fest, dass die Ołoboker Stiftung zu Händen des Abtes Winemar aus Pforta erfolgt ist als Äquivalent dafür, dass die aus dem J. 1210 stammende Stiftung in dem südlichen Teile der Primenter Kastellanei nicht zustande kam (KWP. I. Nr. 66), und zwar wegen der Hindernisse seitens Heinrich des Bärtigen, der den ganzen südlichen Teil von Grosspolen für sich behalten wollte. Auch fügt der Verfasser hinzu, dass der Plan der Stiftung eines Cistercienserinnenklosters unter dem Einflusse der Herzogin Hedwig entstanden ist.

Im Absatz II wird besprochen: 1) Die durch den Herzog Odonic erteilte Ausstattung vom 1. IX. 1211, wobei es sich zeigt — wie dies der Verfasser feststellt, — dass die durch Długosz mitgeteilte Nachricht von der im J. 1207 in Ołobok erfolgten Konsekration des Bischofs von Breslau Lorenc sich auf die Ortschaft Ołobok unterhalb Schwiebus im damaligen Herzogtum Heinrichs des Bärtigen bezieht. 2) Im Absatze über die Verleihung des Zehnten legt der Verfasser dar, wie falsch man diese im XV. Jahrhundert aufgefasst hat; Beweis dafür ist die dem Długosz erteilte Information, dass dieser Zehnte riesig gross sei. Den Zehnten verliehen folgende Erzbischöfe: im J. 1213 Heinrich Ketlicz, 1241/44 Pełka und am 17. VIII. 1262 Janusz (auf Grund eines bisher nicht bekannten Dokuments). 3) Bei der Besprechung der Stiftung des Lubnicher Klosters an der obern Prosna bei Bolesław weist der Verfasser nach, dass dessen Stifter der Krakauer Kastellan Klemens in den Jahren 1239/41 war und nicht, wie bisher angenommen wurde, Wierzbięta und Raclawa. Um diese Stiftung fand ein Kampf statt zwischen den Benediktinerinnen von Staniątki, Raclawa und Wierzbięta einerseits und den Ołoboker Cistercienserinnen andererseits, ein Kampf, der vielleicht im J. 1234 begonnen hat, als der Kastellan Klemens Lubnice gekauft hatte, und der durch den Verzichtsakt Wierzbięta's und Raclawa's vom 5. II. 1245 (KWP. I. Nr. 244) beendet wurde. 4) In dem Absatze, betreffend „die angeblichen Schenkungen des Wierzbięta Klemencie“, konstatiert der Verfasser, dass der im J. 1292 in den Text des Authenticums ein-

geschmuggelte Satz kein wahres Wort enthält, denn die Dörfer Mysłakowo, Drużkowo, Konarzewo und Grzybowo sind in die Hände des Klosters mittels Kaufs oder Schenkung, — nicht aber von Seiten Wierzbija's — gelangt. 5) Die Reihenfolge der Schenkungen wird durch verschiedene kleine Schenkungen abgeschlossen, die bisher nur teilweise bekannt waren.

Bei der Darstellung der mit Immunität verbundenen Schenkungen bespricht der Verfasser 11 Urkunden, die eine Beschreibung der Immunität enthalten, und weist unter ihnen Falsifikate nach. Die Urkunde vom 11. V. 1253 (KWP. I. Nr. 311) existiert in 4 Redaktionen. Das bisher unbekannte Authenticum wird im Anhang veröffentlicht. Die Redaktion B ist ein Falsifikat vom J. 1282 (KWP. I. Nr. 311). Die Redaktion C vom J. 1292 ist nicht gedruckt, ebenso wie die Redaktion D vom J. 1377. Ein Falsifikat ist auch die Urkunde vom J. 1253 (KWP. I. 316), die in der Fälscherschmiede zu Ołobok im J. 1292 zugleich mit den Falsifikaten der Stiftungsurkunde und des Dokuments vom 11. V. 1253 (Red. C) entstanden ist. Sie kam auf Grundlage von zwei Dokumenten zustande: a) der von Przemysł I. und von Bolesław dem Frommen erteilten Erlaubnis zur Lokation von Łubnice aus den J. 1244/46 und b) des Schultheiskontrakts vom J. 1246, betreffend Łubnice. Am Schlusse stellt der Verfasser eingehend die Entwicklung sowohl der wirtschaftlichen, als auch der gerichtlichen Immunität in den der Lokation unterzogenen, sowie in den ihr nicht unterzogenen Dörfern dar, wie sie sich auf Grund der Privilegien Odonic's (1211), dann seiner Söhne (1249, 1250 und 1253), endlich seines Enkels Przemysł II. (1292) gestaltet hat.

Der dritte Abschnitt ist der wirtschaftlichen Entwicklung der Klostergüter gewidmet. Die Herrschaft Ołobok, deren Grundlage die zwei im J. 1211 geschenkten Dörfer Ołobok und Kaliszkowice waren, entstand im Laufe von dreissig Jahren nach der Stiftung des Klosters und zwar durch Gütertausch, der hier eingehend besprochen wird. Das Kloster erwarb Mysłaków, Drużkowo (welches schon im XVI. Jahrhundert verödet war und mit Ołobok vereinigt worden ist) und den Marktort Barycz, der sich bald mit Ołobok vereinigte; Konarzewo (= Wielowieś seit dem Ende des XIII. Jahrh.) wurde vom Kastellen Klemens geschenkt. Im weiteren Verlaufe bietet der Verfasser eine Beschreibung der Grenzen der Ołoboker Herrschaft vom J. 1282, wobei er über die allerkleinsten Einzel-

heiten Aufschluss erteilt; zu dieser Darstellung giebt er eine Mappe der Ołoboker Herrschaft aus der Mitte des XIII. Jahrhunderts, welche Herrschaft bis zu der im J. 1797 erfolgten Kasation der Klostervermögen unverändert verblieben ist. Auch die vom Kastellan Klemens geschenkte Herrschaft Łubnice hat später keine wichtigeren Änderungen erfahren.

Mit der Ansiedelung auf seinen Gütern begann das Kloster ziemlich spät, denn erst im J. 1246, doch führte es sie rasch durch, u. zw. zuerst in der Herrschaft Łubnice, an der schlesischen Grenze. Sie wird von den Abtissinnen Waclawa und Agatha programmäßig durchgeführt. Sodann erklärt der Verfasser den Charakter und den Zweck der Ansiedelung; es handelte sich hierbei um die Vermehrung des Flächenraums der urbar gemachten Gefilde in den Territorien der ehemaligen polnischen Dörfer. Die frühere polnische Bevölkerung wird zum Teil, wie in Łubnice, übersiedelt, zum Teil aber verbleibt sie in der ursprünglichen Ansiedlung, neben welcher eine neue für die herbeigeschafften Kolonisten angelegt wird, wie dies in Konarzewo der Fall war. Von den zwei Marktorten: Łubnice und Ołobok gerät Łubnice schon in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts in Verfall, wegen der damals in der Nachbarschaft erfolgten Gründung der Stadt Bolesław; günstiger entwickelt sich Ołobok selbst, weil an einer der wichtigsten Landstrassen zwischen Schlesien und Kleinpolen, mitten auf dem Wege nach Kalisz, gelegen.

Die Frage, ob das Kloster besondere Mustermeierhöfe besessen habe, die von Laienbrüdern bewirtschaftet waren, lässt sich wegen Quellenmangels nicht beantworten.

Indem er nun zu den von den Klosteruntertanen betriebenen Gewerben übergeht, spricht der Verfasser von Wassermühlen, Fischerei, Bienenzucht, endlich von der Gewinnung des Eisens aus Wiesenerz in Konarzewo (Wielowieś).

Gegenstand des vierten Abschnittes ist die Geschichte des Ołoboker Konvents. 1) Den Konvent hatte man aus Trebnitz kommen lassen, u. z., wie dies der Verfasser begründet, am 20. X. 1213, d. i. am Tage der hl. Ursula u. Genossinen, deren Kult damals in Pforta blühte, von wo er nach Trebnitz und von dort nach Ołobok kam, wo bis dahin keine Kirche bestanden hat; der Verfasser widerlegt auch die Annahme, als ob das Ołoboker Kloster aus Bamberg, der bisher noch nicht festgestellten Mutteranstalt von Trebnitz,



stammte. 2) Wann die Aufnahme in die Organisation des Cistercienserordens erfolgte, darüber fehlt ein positiver Nachweis, wahrscheinlich geschah es sehr bald, schon in den Jahren 1214–1217. 3) Visitierender Abt von Ołobok war anfänglich (1213–1219) der Abt von Pforta, erst nachher, nach den Forschungen des Verfassers, der Abt von Leubus, der auch Visitor des Mutterklosters in Trebnitz war. 4) Die innere Organisation des Klosters weicht von der in Frauenklöstern beobachteten Regel nicht ab. An der Spitze steht von Anfang an eine Äbtissin; daraus folgt, dass man schon im J. 1213 einen vollen Konvent hat kommen lassen, nämlich in der traditionellen Zahl von zwölf Schwestern mit einer Äbtissin an der Spitze. Die Ämter und Würden des Konvents kennen wir nicht, denn sie kommen in den Urkunden des XIII. Jahrh. nicht vor. Geistliche zur Bedienung des Klosters, oder Kapläne, gab es anfangs, wie es scheint, nur zwei, später, im J. 1273, sogar fünf, durchweg Cistercienser aus Leubus. Ob sich im Kloster ausser den unter einer besonderen Regel lebenden Laienschwestern und ausser den gewöhnlichen Dienstmägden auch Laienbrüder befanden, ist unbekannt. 5). Die Ordensschwestern waren vielleicht ausschließlich polnischer Nationalität, dies geht aus dem polnischen Namen der Äbtissin Waclawa (1246), die vielleicht vorher Priorin in Trebnitz war, sowie der Äbtissin Czeszobronka (1292, 1295) hervor. Anfangs waren dies ausschliesslich Ritterstöchter, später gelangen in das Kloster Töchter von Patriziern aus Kalisz. Die Zahl der Nonnen im XIII. Jahrhundert ist nicht bekannt, doch muss sie ansehnlich gewesen sein, wie dies aus der Zahl von 5 Ordensgeistlichen, die das Kloster bedienten, sowie aus dem Umstande erhellt, dass noch im XIII. Jahrhundert zwei Filialen von Ołobok aus gegründet worden sind. Es waren dies:

a) Das Priorat in Łubnice, gegründet im J. 1239/41 durch Klemens, angesiedelt 1241/44. Im J. 1249 siedelt der Ołoboker Konvent nach Łubnice, um sich mit dem Łubnicer Konvent zu einem Ganzen zu vereinigen; bald jedoch (vor dem Mai 1253) kehrt der Łubnicer Konvent nach Ołobok zurück und das Łubnicer Kloster wird kassiert.

b) Das Priorat in Żarnowiec in Pommern, in der Nähe von Putzig, ist auch eine Ołoboker Filiale. Dieses Factum, das bisher nicht bekannt war, geht aus den Notizen des Pater Strychowski vom Jahre 1614 und aus dem amtlichen Verzeichnisse der Cister-

cienserklöster der Provinz Polen im XVI. Jahrhundert hervor. Der Verfasser legt dar, warum diese, wenn auch späte Nachricht richtig ist und er stellt zum ersten Mal korrekte Daten fest: die Stiftung stammt aus der Zeit kurz vor dem J. 1245, die Besiedlung aber erfolgt im J. 1245/50. Es ist dies eine Stiftung nicht des Świętopelk, wie das amtliche Verzeichnis aus dem XVI. Jahrhundert angibt, sondern der Äbte in Oliwa, die mit den Norbertaerinnen im benachbarten Żuków wetteifern wollen. Im weiteren Verlaufe klärt der Verfasser die im Resignationsdokument vom 5. II. 1245 (KWP. I. Nr. 244) erwähnte Tatsache auf, dass die Cistercienserinnen von Ołobok die Möglichkeit hatten, nach Żubnice oder auch nach Żarnowiec zu übersiedeln. Er bespricht auch die innerhalb der Mauern des Żarnowiecer Klosters sich aufhaltenden Personen und stellt fest, dass Żarnowiec Meierhöfe besass, dass es aber trotzdem keine Laienbrüder hatte, weil die Arbeiten auf den Meierhöfen von den Laienbrüdern aus Oliwa besorgt wurden. Die Cistercienserinnen behaupteten sich in diesem Kloster bis zum Jahre 1589, wo das Kloster an die Benediktinerinnen aus Chełmno überging.

Am Schlusse dieses Abschnittes seiner Arbeit legt der Verfasser die bleibenden Spuren der civilisatorischen Tätigkeit des Ołoboker Klosters dar; sie betreffen die Gründung von Kirchen in den Klostergebieten. So entstand in der Herrschaft Ołobok um die Mitte des XIII. Jahrhunderts eine Pfarrkirche, in der Herrschaft Żubnice entstanden ihrer nicht weniger als 5; die älteste von ihnen, die in Dziętkowice, wurde bei der Lokation von Żubnice im J. 1246 errichtet und die Pfarrkirche in Żubnice wurde nach der Aufhebung des Klosters (1253) zunächst in eine Filialkirche umgewandelt. Die Kirchen in Mieleszyn, Ochędzin und Chroścín können wahrscheinlich ebenfalls im Laufe des XIII. Jahrhunderts entstanden sein. Ihr Patronat hatten die Äbtissinnen von Ołobok.

- 
7. M. LIPSKA-LIBRACHOWA: **Rozumowanie dzieci w świetle badań eksperymentalnych.** (*Le raisonnement chez les enfants d'après des études expérimentales*). Présenté dans la séance du 18 avril 1921.

Les études sur le raisonnement des enfants ont une double importance. Au point de vue purement scientifique elles comblent une grande lacune dans la littérature scientifique concernant la psy-

chologie de l'enfant; au point de vue pédagogique, c'est-à-dire pratique, leur valeur n'est pas moins considérable parce que la connaissance approfondie du type logique, propre à l'enfant, constitue la base principale des méthodes d'enseignement et en même temps leur meilleure contre-épreuve. Pour construire une méthode expérimentale, il fallait avant tout choisir les épreuves de façon à saisir le raisonnement sous sa forme la plus pure, afin de la rendre par conséquent indépendante de la mémoire, des notions acquises, de la facilité d'expression et d'autres facteurs analogues. Il fallait ensuite, à cause de la complexité du raisonnement, trouver pour chaque épreuve une fin particulière, de sorte que chacune puisse éclairer spécialement un certain problème donné. C'est ainsi que dans le processus intégral du raisonnement on insista sur les différents éléments suivants:

- 1) la constatation de l'identité;
- 2) le fait de tirer une conclusion de prémisses données;
- 3) le fait de motiver la conclusion, autrement, les preuves à l'appui (les motifs);
- 4) la rectification des prémisses fausses;
- 5) l'abstention mentale, c'est-à-dire le fait de s'abstenir d'une conclusion, vu l'insuffisance des données.

La série complète d'épreuves comprenait: 1) des images, 2) des questions et 3) des syllogismes. Soumis aux épreuves furent des enfants à l'âge scolaire de 9 à 12 ans, autant de filles que de garçons, en tout 120 enfants. Ces expériences furent entreprises dans les écoles primaires municipales et publiques de Varsovie.

Le premier problème, c'est-à-dire la faculté d'établir l'identité, fut étudié à l'aide de trois expériences auxquelles servirent des cartes postales illustrées choisies à dessein. Les questions posées avaient pour but des réponses qui pourraient élucider les problèmes suivants: a) de quels traits distinctifs se sert l'enfant en constatant l'identité? b) comment motive-t-il ses conclusions? Les résultats obtenus démontrent, que 60% des réponses faites par des fillettes de neuf ans s'appuient sur des traits distinctifs fixes, tandis que les autres réponses reposent sur des traits accidentels. Dans la catégorie des fillettes les plus âgées, ayant 12 ans, nous voyons que déjà 80% des réponses s'appuient sur des traits fixes et 20% sur des traits accidentels<sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> Pour éviter de surcharger de chiffres ce bref résumé, je ne cite que les résultats concernant les fillettes, vu que les différences entre fillettes et garçons sont insignifiantes et qu'elles n'ont pas d'importance pour les conclusions générales.

C'est tout de même un fait caractéristique que le même enfant qui une fois opérait avec des traits fixes, s'appuie une autre fois sur des traits accidentels — cependant le nombre d'enfants qui se servent uniquement de traits fixes augmente, quoique lentement, d'année en année, de sorte que dans le groupe des aînées, sur 15 fillettes (66%) 10 s'appuient uniquement sur des traits fixes pour établir l'identité.

Le second problème, notamment la faculté de tirer des conclusions de prémisses données, fut étudié à l'aide de cinq expériences différentes. Il s'agissait 1) d'une image représentant des enfants consternés par la fuite d'un oiseau échappé de sa cage; 2) et 3) de deux syllogismes inachevés; 4) et 5) de deux questions en rapport avec deux incidents de la vie courante, après quoi on demandait: „Qu'est il arrivé?“

On peut partager les réponses en trois catégories: 1) les conclusions justes, 2) les conclusions inattendues, 3) l'absence de toute conclusion. On obtint sur 75 réponses de fillettes de neuf ans 68% qui représentaient des conclusions justes, dans les réponses des fillettes les plus âgées (12 ans) le nombre de conclusions correctes s'élevait à 73.6%. En calculant le nombre des conclusions inattendues tirées par des fillettes et des garçons d'un âge différent, nous observons un phénomène singulier. En effet le nombre de ces conclusions augmente avec l'âge et atteint le maximum à 11 ans; d'autre part on voit diminuer régulièrement le nombre des réponses qui ne contiennent aucune conclusion, des réponses qui ne sont que la répétition du syllogisme ou de la question posée, ou bien ne représentent que la description de l'image.

Les conclusions inattendues tirées par des enfants de onze ans portent l'empreinte spéciale de l'instruction scolaire et des notions acquises que les sujets rattachent à leurs réponses sans se demander si elles ont quelque rapport logique avec la question posée. Par ex. le syllogisme „toutes les villes ont des rues, Varsovie est une ville, par conséquent...“ est quelquefois achevé par les mots: „Varsovie est un substantif“, ou bien „Varsovie est située dans le Royaume de Pologne“ ou bien encore „Varsovie est une capitale“. Ces conclusions sont souvent influencées par l'actualité et le facteur émotif. L'incident le plus proche dans le temps, ou bien quelque chose qui agit sur la sensibilité de l'enfant influence visiblement la conclusion. Il faut remarquer que l'auteur russe Smirnov signale le fait qu'égale-

chez des enfants de 11 ans il a trouvé une augmentation subite des jugements spontanés. Au point de vue de la qualité il s'agissait de jugements très naïfs, souvent inattendus et „illogiques“. Voir le travail „K woprosu o razvitji swiedienij w szkolnom wozrastie“ Jezegodnik eksperimentalnoj pedagogiki 1912, p. 164: („A propos du problème du développement mental à l'âge scolaire“. Annales de pédagogie expérimentale 1912 p. 164).

Le troisième problème, c'est-à-dire la faculté de motiver les conclusions ne fut pas étudié au moyen d'expériences spéciales mais à l'aide de questions supplémentaires: „Comment le savez-vous?“ — „A quoi le reconnaissez-vous?“ En examinant les réponses obtenues, on constate plusieurs traits caractéristiques de l'argumentation et de la recherche des motifs: 1) ou bien les preuves confirment la conclusion, ou bien elles sont en contradiction avec celle-ci; 2) dans l'argumentation on voit parfois percer la tendance à motiver à fond, à épuiser toutes les preuves, ou bien au contraire, la base en est peu solide; elle repose sur un seul argument et encore celui-ci est-il insuffisant; 3) il peut s'agir de preuves réelles qui apparaissent dans l'épreuve donnée, ou bien elles sont substituées à volonté et ne peuvent être trouvées dans celle-ci; 4) l'argumentation est absente et l'enfant ne donne aucune preuve.

Sans citer les données numériques détaillées concernant chaque point particulier, il faut souligner les traits les plus caractéristiques. Le nombre des réponses dont les arguments confirment nettement la conclusion et la motivent réellement, s'élève pour les fillettes de neuf ans à 66·6<sup>0</sup>/<sub>0</sub>, pour les enfants les plus âgés de 12 ans, à 80<sup>0</sup>/<sub>0</sub>. Dans les autres réponses les preuves sont en contradiction avec la conclusion, ou bien ne la motivent pas nettement.

Le quatrième problème touchant l'aptitude de corriger les prémisses fausses paraît le plus difficile pour les enfants. Cette question fut étudiée au moyen de deux syllogismes faux. a) „Tous les arbres ont des feuilles, le sapin n'a pas de feuilles, donc le sapin n'est pas un arbre“; b) „Les oiseaux ont des ailes, le papillon a des ailes, donc le papillon est un oiseau“.

Voici les résultats des expériences avec les syllogismes faux. On fit des recherches sur 120 enfants, qui donnèrent 240 réponses. Sur ces 240 réponses il n'y avait que 7, c'est à dire 3<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de rectifications logiques qui furent notées comme phénomène sporadique chez les garçons et les fillettes d'un âge différent. Le reste, c'est à dire l'im-

mense majorité des réponses ne représente que de simples corrections concernant la conclusion, p. ex: „mais le papillon est un insecte“, „mais le sapin est un arbre“. La forme syllogistique du raisonnement, étrangère aux enfants, constitue apparemment une difficulté, vu qu'ils ne la trouvent pas dans le langage courant. En outre le goût du concret propre à l'enfant le conduit à vérifier et à constater. Le rapport des idées et les liens entre elles sont pour l'enfant une question dont il ne saisit et ne comprend pas l'importance.

La dernière question concerne la faculté de savoir s'abstenir d'une conclusion en présence de données insuffisantes. Cette question fut étudié à l'aide de deux problèmes d'arithmétique, appartenant aux devoirs faciles à l'usage des écoles, mais ne comprenant pas les données suffisantes.

Nous distinguons plusieurs catégories dans les réponses obtenues: 1) l'enfant s'abstient de la conclusion et indique la raison pour laquelle il ne peut pas résoudre le problème; 2) il ne donne pas la solution, mais ne sait pas dire pourquoi; il répond „c'est trop difficile“ ou bien „je ne sais pas“; 3) il substitue des données arbitraires et donne la solution du problème; 4) il donne une réponse quelconque sans substituer les données. Dans le groupe des fillettes de neuf ans nous obtenons 40% de réponses qui s'abstiennent de la solution et témoignent que la raison de cette abstention est comprise; chez les fillettes les plus âgées (12 ans) l'abstention mentale est un phénomène plus fréquent — là nous trouvons déjà 66% de réponses constatant que le problème est insoluble.

L'auteur passe enfin aux conclusions générales et à l'essai d'une caractéristique synthétique de la fonction du raisonnement chez les enfants. La première conclusion qui se présente c'est que le développement de la faculté de raisonnement est très lent chez l'enfant. Cette conclusion s'accorde tout à fait avec les idées de Neumann qui affirme également que ce n'est que vers la 14<sup>e</sup> année que l'enfant est maître du raisonnement logique proprement dit. Le raisonnement représente, aussi bien chez les adultes que chez les enfants, un fait psychique de la même importance: c'est une fonction mentale qui à pour but la connaissance et l'acquisition du sentiment de certitude. Il naît du sentiment d'étonnement, et d'incertitude, éveillé par un phénomène inconnu; c'est là le point de départ du raisonnement. Le second élément est représenté par l'observation

attentive; le troisième c'est l'action de la mémoire et des associations; enfin comme dernier élément vient l'action de tirer la conclusion des prémisses, action accompagnée d'un sentiment de satisfaction et de certitude, indépendant du reste de la valeur réelle de la conclusion. Le premier élément n'offre rien de particulier chez l'enfant; celui-ci éprouve un sentiment d'incertitude et d'étonnement en présence d'un phénomène inconnu, et ce sentiment donne l'impulsion à l'activité du raisonnement. Le second élément, c'est-à-dire l'observation attentive présente chez l'enfant un caractère différent. L'enfant ne sait pas être un observateur impartial, il aperçoit avant tout les traits saillants, sautant aux yeux, son observation a un caractère subjectif teinté d'émotion. Viennent ensuite l'action de la mémoire et les associations spontanées: au point de vue quantitatif celles-ci sont moins riches que chez les adultes, tandis que comme qualité elles sont insuffisamment différenciées, jugées et choisies. C'est surtout la valeur émotive et l'actualité de la prémisse qui décident de son choix. Enfin, quant au dernier élément, autrement dit, quant au sentiment de certitude, il est très prononcé, comme en témoignent les réponses des enfants, qui les énoncent avec certitude et conviction profonde. Quand on compare le raisonnement des enfants à celui des personnes adultes on constate les différences essentielles suivantes: 1) la teinte d'émotivité et d'impulsivité se manifestant à différents moments du raisonnement; 2) le manque du facteur directeur et réfrénant de la volonté; 3) le caractère concret qui s'attache toujours aux qualités des objets sans qu'on cherche les rapports logiques entre les idées. Si l'on voulait définir sommairement l'ensemble des traits marquants du raisonnement enfantin, on pourrait au point de vue de la logique appeler l'enfant un réaliste émotif et impulsif.

La mentalité infantine conserve assez longtemps ces caractères; l'accumulation d'expériences personnelles directes et l'acquisition du savoir exercent leur influence sur la formation graduelle des idées, tandis que simultanément on voit augmenter l'importance du facteur volontif qui prend le rôle directeur et réfrénant. Avec le temps s'éveille la curiosité dans le sens de la pensée abstraite et de la recherche de rapports logiques entre les idées. Tous ces facteurs agissant en permanence sur la mentalité de l'enfant, finissent par la rapprocher du type logique, propre aux esprits mûrs.

8. J. METALMANN: Trzecia zasada dynamiczna Newtona. Przyczynek do analizy pojęć naukowych. (*Le troisième principe dynamique de Newton. Contribution à l'analyse des notions scientifiques*). Présenté dans la séance du 18 avril 1918.

Les divergences d'opinions entre physiciens sur la signification et l'origine du troisième principe de Newton oblige à reviser le rôle qu'il joue dans la mécanique de ce savant et par là à revenir sur l'importance générale des principes scientifiques. L'auteur s'efforce de démontrer, que quoique Galilée eût déjà su mesurer les forces, cependant l'idée qu'il s'en faisait en les considérant comme propriétés du corps agissant, idée qui s'est maintenue jusqu'au temps de Newton, ne pouvait suffire. Il tâche de prouver que prenant pour point de départ de l'analyse logique la conception galiléenne de la force, qui repose sur l'intuition de l'effort musculaire, c'est justement Newton qui dans son troisième principe a donné la définition précise de la force et que ce principe n'est autre chose que la construction de celle-ci. Ainsi pour étayer ce troisième principe, il n'avait pas besoin d'autres expériences en dehors de celles qu'exprimait déjà la notion galiléenne. Enfin l'auteur démontre que l'idée de force exclusive, généralement admise par les physiciens, ne saurait être comprise autrement qu'en vertu du troisième principe. Partant de ce point de vue il examine les idées d'une série de physiciens sur le principe en question.

- 
9. JÓZEF MORAWSKI: Średniowieczny »Facetus« francuski. (*Le „Facetus“ en vers français*). Présenté dans la séance du 12 décembre 1921.

L'étude sur le „Facet en françoys“ se compose de deux parties:

1<sup>o</sup> d'un rapprochement des deux poèmes latins connus sous le nom de Facetus et dont l'un (écrit en hexamètres) fut quelquefois attribué à Jean de Garlande;

2<sup>o</sup> d'une édition critique des cinq traductions françaises de ces deux poèmes, précédée d'une édition du Facetus en hexamètres.

Dans la première partie l'auteur arrive aux conclusions suivantes:

a) que le Facetus en hexamètres est antérieur à l'autre (écrit en distiques) (p. XII);



b) que l'auteur de ce poème fut un „magister Johannes“ enseignant à la faculté des Arts de l'Université de Paris, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle (p. XIV);

c) que le poème de „maître Jean“ (peut-être son nom tout entier pourrait être établi sur cette base) était beaucoup plus populaire que l'autre *Facetus*, comme l'atteste le grand nombre de manuscrits, éditions, interpolations — ainsi que les allusions et réminiscences s'y rapportant (p. XVI). Ces préceptes réglant la conduite à table ont contribué, pour une bonne part, à la propagation des „contenances de table“ que l'auteur de ce poème semble avoir, pour la première fois, traitées d'une manière systématique (p. XVII).

d) que, parmi les mss. du *Facetus* I (en hexam.), le ms. B. N. lat. 8207 mérite la plus grande confiance, tandis que le ms. de l'Amplon, dont s'est servi C. Schröder, lui est nettement inférieur. (La „*varia lectio*“ comprend les variantes de sept autres mss. du XIII<sup>e</sup> — XV<sup>e</sup> s.) (p. XX).

e) Quant au *Facetus* en distiques (dont je me suis occupé plus superficiellement), il imite non seulement Ovide, mais encore le Pamphilus (p. XXVII).

3<sup>o</sup> du *Facetus* I (en hexam.) nous possédons trois traductions en quatrain 8-syllab., et le fragment d'une version en prose; du *Facetus* II nous n'avons conservé qu'une seule traduction (également en quatrains). Au sujet de ces traductions, on était jusqu'ici assez mal renseigné. Les uns identifiaient la traduction III (Mieux vault assamblar un tresor) avec la trad. II (Qui de translater s'entremet); d'autres, induits en erreur par le 1<sup>er</sup> vers de la trad. I (Chaton qui fu moult saiges homs), y ont vu une traduction de Caton. Le fragment „Tu dois a Dieu etc.“ n'avait jamais été signalé que je sache. Quant à la traduction du *Facetus* II (Chieulx qui voelt faitis devenir), on a cru jusqu'ici qu'il s'agissait d'une oeuvre indépendante qu'on désignait par le titre un peu vague de „Vers moraux“. — Les plus intéressantes sont les traductions III et IV qu'on peut attribuer, avec quelque vraisemblance, à un Thomas Maillet vivant vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Outre ces deux traductions, on lui doit une traduction des Proverbes d'Alain de Tille, dédiée à Jean de Varenny. — Les autres traductions sont anonymes, et sauf l'une (la trad. I), conservées dans un seul ms. (y compris les deux poèmes de Thomas). Chaque traduction a été pourvue d'un petit commentaire et d'une étude littéraire et linguistique. Deux

appendices à la fin du livre sont destinés à compléter, sur quelques points, l'Introduction.

---

10. MARJAN MORELOWSKI: **O katedrze unickiej w Połocku.** (*La cathédrale de rite grec-uni à Połock*). Présenté dans la séance du 17 février 1921.

L'auteur présente un travail sur la cathédrale de rite grec-uni à Połock, d'après des recherches faites aux sources russes et polonaises. Cette église sous le vocable de sainte Sophie est en Pologne un des plus beaux spécimens du style dit „baroque“ de la période avancée. Elle doit son aspect actuel à une reconstruction qui l'a complètement transformée pendant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous devons à une gravure rare de Stanislas Pacholowicki, cartographe du roi, représentant le siège de Połock entrepris par Étienne Batory, la connaissance de l'aspect primitif de l'ancienne cathédrale, dont le style était rapproché de celui des églises byzantines orthodoxes de Kiew et de Nowogród. Dans la description des Archives dites „des Métropolitains grecs-unis de la Russie occidentale“, archives qui entre 1839 et 1841 furent transportées à S<sup>t</sup> Pétersbourg de Wilno et de Radomyśl, l'auteur réussit à trouver un document de l'année 1738 qui indique le rôle important d'un architecte et décorateur polonais durant la reconstruction de la cathédrale, entreprise entre 1738 et 1750, après quoi celle-ci fut de nouveau consacrée. Il s'agit là d'un contrat signé à Varsovie par Florian Hrebnicki, archevêque de rite grec-uni à Połock, et Blaise Kosiński, bourgeois de Varsovie „maître dans l'art pictural et décoratif“ concernant la restauration de la cathédrale. Le dit contrat prévoit des travaux d'une durée plus prolongée. Le document mentionné ne permet pas de douter que Kosiński n'ait été le chef préposé à l'exécution de ces travaux, vu qu'il touchait 24 florins par semaine, somme qui à cette époque représentait un traitement élevé. Le fait que le contrat contient une clause interdisant à Kosiński de se faire remplacer prouve également que l'on faisait grand cas de sa personne. De son côté l'archevêque s'engageait à lui procurer le matériel et les ouvriers nécessaires. Nous avons bien des raisons de croire que parmi les artisans de la ville il pouvait trouver aisément des personnes à la hauteur de leur tâche. En effet, depuis longtemps Połock était un centre important

de culture générale et artistique. Parmi les artisans-artistes qui au XVI<sup>e</sup> siècle travaillaient pour les tsars russes, nous trouvons fréquemment des gens originaires de cette ville. Nous devons à l'ouvrage de I. Giżycki, intitulé „Akademja duchowna w Połocku“ („L'académie ecclésiastique de Połock“) des preuves, que les cours d'architecture organisés par les Jésuites n'avaient pas seulement lieu dans leur Collegia maxima, mais que cet enseignement étaient également donné à Połock. Pendant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle c'étaient les pères Żebrawski et Szpakowski qui en étaient chargés, tandis qu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle le père Pierling assumait cette tâche. On y apprenait même la peinture et la menuiserie.

L'architecture de la cathédrale, variété du style „baroque“ avancé, parle surtout en faveur de la supposition que cet édifice n'est pas l'oeuvre d'étrangers. Le frontispice à deux tours n'est pas particulier au „barocco“ italien. Cependant, si l'on voulait ranger la cathédrale de Połock dans un groupe avec des monuments analogues de l'étranger, l'auteur serait fort embarrassé d'indiquer un groupe pareil en dehors des frontières de la Pologne. On peut exclure d'avance la supposition qui chercherait à y voir une copie directe du style „baroque“ de l'Allemagne du Sud, et a plus forte raison faut-il repousser l'hypothèse d'une imitation de l'architecture hollandaise, du style de l'Allemagne du nord ou des provinces baltiques. La structure étonnamment légère et élancée de ce temple pourrait peut-être rappeler, mais encore de loin, la „Hofkirche“ de Dresde, oeuvre de G. Chiaveri, cependant lorsqu'on compare les deux édifices dans les détails, on voit sauter aux yeux les grandes différences qui les séparent. La façon aussi originale que remarquable de superposer les étages des tours, étages qui par leurs dimensions et leur hauteur diffèrent beaucoup plus entre eux que dans l'oeuvre de Chiaveri, donne à la cathédrale de Połock un cachet individuel tout particulier. Celle-ci a beaucoup moins d'affinité avec l'architecture du même style qu'on retrouve à Varsovie et à Cracovie qu'avec le style „baroque“ des églises de Wilno, telle l'église de sainte Catherine, celle des Missionnaires, enfin les églises de saint Jean et de saint Raphaël. Nous pouvons nous expliquer ainsi le fait que ce n'est que dans les marches de l'est que Kosiński a déployé toutes les forces de son individualité et toute son originalité. La date de la signature du contrat, c'est

à dire l'année 1738, parle en faveur de cette supposition, vu que les églises mentionnées de Wilno ne prirent leur aspect actuel qu'après l'incendie de 1749.

---

11. JÓZEF REISS: **Jerzy Liban z Lignicy jako muzyk.** (*Georg Liban aus Liegnitz als Musiker*). Présenté dans la séance du 9 mai 1921.

Ein hervorragender Vertreter unseres Humanismus, der erste Hellenist in Polen, ein Deutscher seiner Abkunft nach, der sich des Schutzes polnischer Magnaten erfreute, tritt hier als Musiktheoretiker und komponist auf. Der Verfasser ergänzt die von Janocki, Mutkowski und Wiszniewski angeführten biographischen Einzelheiten, stellt auf Grund von Quellen-Notizen fest, dass einige dieser Notizen sich auf drei gleichzeitig auftretenden Personen namens Georg aus Liegnitz beziehen, und korrigiert einige unrichtige Einzelheiten, wie sie sich bei Autoren vorfinden, die sich mit Liban ausschliesslich als einem Humanisten befassen. Zum ersten Mal unterzieht der Verfasser die musikalische Tätigkeit Georg Libans einer kritischen Würdigung. Ausser der schon früher bekannt gewordenen jedoch von den ältern Geschichtschreibern kaum erwähnten Lobrede auf die Musik, welche Rede vom Verfasser eingehend analysiert wird, dient als Basis für die Beurteilung der Stellung Libans als Musikers auch dessen Handbuch über die Akzente im liturgischen Gesange. Das erste Werk Libans *De musicae laudibus oratio* enthält überdies einen theoretischen Teil, der länger ist als die Rede selbst, der unsere bisherige Kenntnis der theoretischen Abhandlungen Sebastians aus Felsztyn, Martin Kromers, Stephan Monetarius' und Johanns von Lublin bereichert und der sich auf die Abhandlungen der mittelalterlichen Theoretiker: Boetius, Guido von Arezzo, Hugo von Reutlingen und Franchino Garfurius stützt. Das Handbuch über die Akzente *De accentuum ecclesiasticorum exquisita ratione* ist eines der zahlreichen Handbücher dieser Art, die sich entweder handschriftlich erhalten haben (Ms. 1592 Akad. d. Wiss.) oder im Druck erschienen sind zwischen 1518 und 1525 unter dem Titel *Modus regulariter accentuandi*. Diese Schriften sind überdies auch aus dem Grunde wertvoll, dass sie mehrstimmige Kompositionen enthalten, die eine Beurteilung der Musiktechnik gestatten, über die Liban verfügte. Als Anhang zum Handbuche über

die Akzente finden wir einen vierstimmigen Gesang zu Ehren des hl. Stanislaus, welcher Gesang auf dem Tenor aus der Hymne *Ortus de Polonia* basiert und in streng homophonischem Stil gehalten ist. In dem theoretischen, eine Ergänzung der Lobrede auf die Musik bildenden Abhandlung finden sich vierstimmige kontrapunktische Beispiele für alle acht damals gebräuchlichen kirchlichen Tonarten, denen Liban noch eine neunte (den sogenannten *peregrinus*) beifügt, die der späteren aeolischen Tonart entspricht.

Der Verfasser vermutet, dass auch die zwei Gesänge Libans, die uns nur dem Titel nach bekannt sind und die sich seinerzeit in der Załuski'schen Bibliothek befunden haben, nämlich *Saphicon* auf den Tod des Krakauer Bischofs Peter Tomicki vom J. 1535 und *Elegiacon* zu Ehren Franz Boners aus dem J. 1538, mit Musik versehen waren, worauf die im Titel des *Saphicon* enthaltene Bemerkung hinweist: *ipso funeris die in aede divi Stanislai decantatum*.

Eine allgemeine Charakteristik Libans als Theoretikers und Komponisten schliesst die Arbeit ab.

- 
12. WITOLD RUBCZYŃSKI: **Sprawa wydania różnych pism Mateusza z Krakowa** (*Die Angelegenheit der Herausgabe einiger Schriften des Matthaeus von Krakau*). Présenté dans la séance de la Commission pour les études d'histoire de philosophie en Pologne le 30 mars 1821.

W. Rubczyński legte den Stand dar, in welchem sich die Angelegenheit der Herausgabe verschiedener Schriften des Matthaeus von Krakau gegenwärtig befindet, die namentlich zum Teil noch nicht im Druck erschienen sind, zum Teil aber für unsere wissenschaftlichen Arbeiter wegen der Seltenheit der Exemplare nahezu unzugänglich sind (wobei die Benützung der gedruckten Texte mit Rücksicht auf die darin vorkommenden Fehler äusserst erschwert ist). Vor allem ist als erwünscht zu betrachten die Herausgabe des bisher nur aus Handschriften bekannten Dialogs des Matthaeus, welcher nachzuweisen strebt: „dass Gott alles gut getan hat“ (oder seiner Theodicee; vgl. den Bericht der Ak. vom März 1910). Ihr leitender Gedanke, dass es unzulässig sei, in Gott die Quelle von irgend etwas Schlechtem zu erblicken, ist — selbstverständlich —

ebenso alt, wie der griechische Idealismus und das Christentum. Aber auf die Art der Begründung dieses Gedankens hat zweifellos die Atmosphäre der geistigen Strömungen, mit denen Matthaeus in den Jahren 1360—1387 bekannt wurde, sowie auch seine eigene Individualität ihren Stempel aufgedrückt. Um die entgegengesetzte Meinung zu entkräften, hat er ihre Beweisführung so aufgefasst, dass das vollkommene Wissen des Schöpfers von Allem, was geschehen soll, in unzertrennlicher Verbindung mit dessen Willen und mit dessen Macht eine zwingende Wirkung auf jedes Wesen ausüben soll, welches nicht Gott ist. Dieser theologische, d. h. jede Wirklichkeit schliesslich auf Gottes Einfluss zurückführende Determinismus strahlte damals in so viel Ästen von Oxford und Paris nach Prag, dass obwohl, wenn man von ihm spricht, sich in erster Reihe die Namen Bradwardines, Wyclifs und Johannis von Mirecourt herandrängen, — man jedoch auch andere, minder berühmte und bisher weniger bekannte Vermittler vermuten kann. Was diesen Dialog besonders zur Herausgabe empfiehlt, als Offenbarung der geistigen Organisation und der gewissermassen heimischen Energie des ersten berühmten Krakauers, das ist wohl sein sozial-praktischer, fast im neuzeitlichen Sinne pragmatischer Gesichtspunkt, der ihm nicht gestattete, die Freiheit der Entscheidung bei einem Wesen zu negieren, das gegenüber andern, ihm ähnlichen, Wesen Verpflichtungen hat. Und der Mensch ist ein solches Wesen, dem in der Mehrzahl der Fälle kein Recht zusteht, sich mit einem, wenn auch aus erster Seinsquelle herrührenden Zwange zu entschuldigen. Die Ordnung sämtlicher Lebewesen, die in ihren Rahmen auch freie Individuen enthält, minder vollkommene neben vollkommenern, neben tugendhaften auch frevelhafte, jedoch mit einer für die letzteren bis zum Lebensende offenen Besserungsmöglichkeit, und wenn eine Besserung nicht erfolgt, mit der unabwendbaren Notwendigkeit ihrer Bestrafung — eine solche Ordnung ercheint ihm reicher, kunstvoller und schöner, als ein anders beschaffenes System, welches Anstrengungen zur Beseitigung des Bösen oder zu dessen Vorbeugung aus dem Grunde nicht erheischen würde, weil Gott nach diesem Systeme eine Abweichung vom rechten Wege gar nicht zugelassen hätte. So legt denn unser Optimist ein grösseres Gewicht auf die kompliziertere und künstlichere Zusammenfassung des Ganzen und auf ein bedeutenderes Anspannen der Energie, als auf den Umstand, wie gross die Zahl der Individuen sei, die durch einen tugendhaften

Wandel das Glück erreichen. Mit anderen Worten: es ist ein Optimismus, worin die Rücksichten auf die intensive Grösse der Willen- und überhaupt Geistesentwicklung und auf den Einklang ihrer Faktoren, in aesthetischer, sozialen und verstandesmässiger Richtung, die Oberhand gewannen über die Rücksichten auf die Gefühle der persönlichen Befriedigung und über das Postulat einer einheitlichen Stellungnahme der einzelnen Individuen im Verhältnisse zu Gott und zu den Bedingungen des gemeinsamen Wohles. Diesem Optimismus genügt es, wenn er es wahrscheinlich macht, dass die im Bezwingen des Bösen und in dessen Ausnützung durch das Gute siegreiche Macht stets wachsen und sich immer prägnanter offenbaren werde: und irrelevant ist für ihn die Frage, ob das Böse samt seinen die Täter erreichenden Folgen einst gänzlich ausgerottet werden wird. Im Gegenteil, er macht sich mit dem Gedanken vertraut, dass beharrliche Gottesverächter und die mit ihrem ewigen Aufruhr unzertrennlich verbundenen Qualen immerfort bestehen werden. Matthaeus verhehlt übrigens keineswegs seine Überzeugung, dass das schwierigste von den Problemen, die ihn in Anspruch nehmen, mit den blossen Kräften des menschlichen Verstandes nicht zu lösen sei und dass man unerschütterlich an jene Kundgebung der Göttlichen Güte glauben müsse, als welche sich die Tätigkeit Christi im Lichte des Evangeliums darstellt, wenn man die absolute Sicherheit haben will von dem (durch den menschlichen Verstand äusserst schwer zu erfassenden) Zusammenstimmen solcher Attribute des Höchstens Wesens, wie Allwissenheit, schöpferische Allmacht und Gerechtigkeit mit dem der Barmherzigkeit.

Unter den in der Jagellonischen Bibliothek befindlichen Handschriften dieses Dialogs erwies sich der in Handschr. Nr. 2294 vorfindliche, bereits kopierte, kollationierte und mit den vollständigen, den Handschr. 1623, 2186 und 325 entnommenen Materialien verglichene Text als der korrektste. Die letztgenannte Handschrift umfasst bloss den ersten, aus 12 Kapiteln bestehenden Teil („Traktat“) und einen zweiten Teil, der nicht volle 8 Kapitel umfasst. Es fehlen ihm: der Rest des 8-ten Kapitels, die übrig gebliebenen 10 Kapitel des 2-ten Traktats, sowie alle fünf übrigen Traktate, so, dass von der Gesamtzahl von 64 Kapiteln nur zwei unvollständige Zehner vorhanden sind. Der Kopist hat seine Arbeit auf Seite 302, ohne diese Seite zu Ende zu schreiben, abgebrochen. Auch die äussern Merkmale des Kodex 2294 sprechen für seine

Bevorzugung vor den andern. Insbesondere ist er in ein seitlich beschnittenes Pergament eingebunden, welches sich als eine von dem „Scholastiker der Kirche zu Posen“, dem später als Professor der Jagellonischen Universität bekannten Mag. Johannes Ysnerus am 11. VII. 1391 in Prag ausgestellte Originalurkunde darstellt. Auf jeden Fall wird es sich empfehlen, diese Handschrift vor dem Beginn ihrer Herausgabe noch mit andern, diesen Dialog enthaltenden sich ausserhalb Krakaus befindenden Handschriften zu vergleichen und zu diesem Zwecke alle zugänglichen und bekannten Handschriften dieses Dialogs zu untersuchen. Dies gilt insbesondere von der Pelpliner (B 239) und der Königsberger Handschrift (1240 Yy), angesichts des Umstands, dass der Dialog an den Bischof von Ermland adressiert war. Auch die Handschrift der Fürsten Lobkowitz in Raudnitz, die angeblich aus der alten Bibliothek böhmischer Nation stammt, verdient eine erhöhte Aufmerksamkeit<sup>1)</sup>.

Der in der Handschrift Jag. 2398 Seite 711—793 vorfindliche Traktat über die Hypokrisie, „collectus per magistrum Mathiam de Cracovia“, bildet einen Teil des von Vlastimil Hybal in Innsbruck (Oeniponte) 1908—1913 (bisher 4 Bde.) herausgegebenen Werkes des Mathias von Janów: „Regulae veteris et novi testamenti“. Er bildet das zweite Buch „de discretione spirituum“ (Bd. I, Seite 166—311) und enthält viele Gedanken, die auch bei Matthaeus von Krakau vorkommen, was die Ursache der bisherigen Irrtümer war.

Eine grössere Zahl von Handschriften müsste man vergleichen, wenn die Entscheidung betreffs der Herausgabe des ziemlich umfangreichen Werks des Matthaeus „de contractibus“ (52 Kapitel in 3 Teilen) getroffen würde. Sollte eine der jagellonischen Handschriften als Basis der Edition dienen, dann würde sich hierzu nur N. 1309 eignen als diejenige, die die geringste Zahl der ersichtlichen Schreibfehler und der Lücken im Texte aufweist. Von Auslassungen, oft ganzer Sätze, wimmelt es in der Hschr. 380, während 2129 reich an Wortverdrehungen ist, die ein schlechtes Licht auf die Intelligenz des Abschreibers werfen. Hie und da dürften

<sup>1)</sup> In der Zwischenzeit (1921—1925) hat sich die Hschr. des Prager Metrop.: Domkapitels (O XXXII) als die wertvollste herausgestellt und bildet die Grundlage der schon beinahe druckfertigen Edition. Auch die Münchner Hschr.: Cod. Lat. 18937 (aus dem „Monasterium s. Quirini“ in Tegernsee herstammend) musste mit ihren vorzüglichen, manchmal die Prager Hschr. übertreffenden Varianten allen anderen Codices vorangestellt werden.



die aus diesen beiden Handschriften bereits gesammelten Varianten zur Verbesserung des Textes in der ebenfalls fertiggestellten Abschrift der Hdschr. 1309 beitragen. Trotzdem erscheint die Vergleichung mit den recht zahlreichen ausländischen Handschriften dieses Traktats, namentlich mit denen in Prag und in Wien, als notwendig. Er berührt die stets aktuellen Probleme des Verhältnisses zwischen Ethik, Recht und wirtschaftlichem Leben und erwägt die Mittel zur Bekämpfung jeder Art von Wucher und der arglistigen Gesetzesumgehungen, so dass er nicht bloss ein historisch wertvolles Dokument bildet zum Erkennen, wie sich verschiedene volkswirtschaftliche Ansichten und Ideen zu Gesetzesreformen aus der scholastischen Ethik und aus der damaligen Weltanschauung entwickelt haben, sondern auch dem gegenwärtigen Theoretiker auf dem Gebiete der betreffenden Wissenschaften so manches zu denken geben könnte.

Die nicht umfangreiche Abhandlung „über die Reinheit des Gewissens“ (Penitentiale) ist eine Art Ratgeber für die Beichtväter, wie sie Beichte hören sollen, und zwar vornehmlich bei Ordensbrüdern u. Ordensschwwestern, und wiederum für die andern, wie sie Beichte ablegen sollen. Sie ist ein mit Rücksicht auf die in jenen Zeiten nicht erwartete Schärfe, Subtilität und Plastik der Beobachtungen erstaunliches Gebilde der Psychologie. Diese Psychologie beschreibt und analysiert die Merkmale der Reue, sowie der unter deren Einfluss entstehenden Bekenntnisse, ferner die sich damit kreuzenden, mehr oder weniger bewusst tätigen Ansporne der Eitelkeit und noch andere Beweggründe sehr irdischer Art. Es gibt wenig Schriften, aus denen man so gut, wie aus dieser erkennen kann, wie viel geheime Fächer der menschlichen Seele sich einem eifrigen und begabten Beichtvater enthüllen. Da nur alte und weniger zugängliche Drucke vorhanden sind, dazu teilweise mit einer unrichtigen Angabe des Verfassers, wird es erwünscht sein, wenn leichtere Verlags-Bedingungen eintreten, auch für dieses Werkchen eine neue Ausgabe zu besorgen. Von den drei bisher verglichenen Handschriften: Jag. 4962, der Wiener ehemaligen Hofbibliothek („Palatina“) III. Nr. 4067 und III. Nr. 4732 erscheint die Jagellonische 4962 als die vollständigste, denn sie enthält am Schluss mehr als zehn Hauptsätze, die in Pal. 4067 nicht vorkommen. Pal. Nr. 4732 bietet nur ein kleines Fragment. Berück-

sichtigung verlangen jedoch auch die in vielen deutschen Bibliotheken vorfindlichen Handschriften, sowie die alten Drucke.

Eine neue Ausgabe der bekannten Abhandlung des Matthaeus „De praxi Romanae curiae“ (oder „De simonia praelatorum“) wird wahrscheinlich in der Zeitschrift für die Geschichte der Reformation in Polen („Czasopismo dla dziejów reformacji w Polsce“) zustande kommen, und zwar dank dem Entgegenkommen des Professors P. Fijałek, der zu diesem Zwecke eine von ihm gefertigte Abschrift der Handschrift der Bibliothek der Prager Universität Cod. XC, 25, sammt den Varianten der Ausgabe Walehs (Monumenta medii aevi, Göttingen, 1754), die einen viel schlechteren Text als diese Handschrift hatte, dem Herausgeber zur Verfügung stellte. Mit der Prager Handschrift nahe verwandt, aber weniger korrekt ist der Text der Jag. Hschr. 1483. Nach Ersichtlichmachung aller Varianten und nach erfolgter Illustrierung des Textes durch zahlreiche konfrontierten und in entsprechendem Umfang beigeschlossenen Zitate aus dem kanonischen und dem römischen Rechte wird es möglich sein, den Lesern jener Zeitschrift eine bessere Ausgabe als alle bisherigen zu bieten. Den Erfordernissen der strengsten wissenschaftlichen Kritik würde offenbar erst eine solche Ausgabe, genügen, die alle bekannten Handschriften — und davon ist eine beträchtliche Zahl in Europa zerstreut — ferner die zwei älteren Drucke: den von Basel aus dem J. 1551 und den von London aus dem J. 1690, berücksichtigen würde. Auf jeden Fall wird für das Eindringen in die Beweggründe und die Absichten des Verfassers jenes Traktats sehr zweckdienlich sein, wenn diejenigen, die eine solche mit ganzen Sätzen der Dekretalien beleuchtete Ausgabe benutzen könnten, imstande sein werden, Schritt für Schritt zu beobachten, wie Matthaeus von Krakau die Unvereinbarkeit der damaligen Missbräuche, die namentlich bei der Verleihung von Benefizien begangen wurden, mit den leitenden Gedanken, die die Gesetzgebung der katholischen Kirche belebten, nachwies.

- 
13. BENO SEIDEN: *O procesie i czynnikach kształtowania się cen (Über den Prozess und die Faktoren der Preisbildung)*. Présenté dans la séance du 18 avril 1921.

Trotz ihres verhältnismässig langen Bestandes bildet die Volkswirtschaftslehre bis jetzt das Feld für grundsätzliche Diskussionen

über ihre Aufgaben und Methoden, was in der Geringfügigkeit der durch sie erzielten Ergebnisse seine Quelle hat. Bewertet man diese Ergebnisse vom Standpunkte des Ideals der Wissenschaft, welches doch in der Ermöglichung eines Voraussehens der Zukunft durch die Aufdeckung von Abhängigkeits-Beziehungen zwischen den einzelnen Erscheinungen und durch die Darlegung dieser Beziehungen nicht bloss in qualitativer, sondern auch in quantitativer Hinsicht besteht, so muss festgestellt werden, dass die Volkswirtschaftslehre von diesem Ideal noch sehr entfernt ist. Die Ursache liegt in der Fehlerhaftigkeit sowohl der Methode der Nationalökonomie, als auch der Auffassung ihres Gegenstandes. Was die Methode anbelangt, so hat man, wie es scheint, in betreff des volkswirtschaftlichen Zentralproblems des Wertes, resp. des Preises, bereits alle möglichen Methoden in Anwendung gebracht, wobei das Gewicht bald auf die Deduktion, bald auf die Induktion gelegt und hierbei bald ein subjektiver, bald ein objektiver Gesichtspunkt gewählt wurde. Keine dieser Methoden hat sich aber als die geeignete und zum Ziele führende bewährt.

Insbesondere versucht die psychologische Methode, die gleichzeitig eine deduktive und subjektive ist, zum Erkennen der Abhängigkeits-Beziehungen zwischen den volkswirtschaftlichen Faktoren auf die Weise zu gelangen, dass die bei einem Individuum infolge äusserer Änderungen eintretenden ökonomischen Prozesse, sowie die durch diese Prozesse hervorgerufenen Reaktionen einer Prüfung unterzogen werden. Diese Methode schreitet scheinbar auf dem geradesten, mit der täglichen Erfahrung, die gerade auf einen solchen Verlauf der ökonomischen Prozesse hiweist, im Einklange stehenden Wege. Auf diesem Wege stösst man auf zwei prinzipielle und nicht zu bewältigende Hindernisse. Das erste ist der bei dem gegenwärtigen Stande der Wissenschaft vorhandene Mangel einer genauen Kenntnis des Zusammenhanges zwischen den physischen und den psychischen Erscheinungen und vice versa, sowie die Unmöglichkeit einer quantitativen Darstellung der psychischen Erscheinungen. Das zweite Hindernis liegt in dem Umstande, dass die volkswirtschaftlichen Erscheinungen eine Resultante der auseinanderstrebenden Reaktionen aller die Gesellschaft bildenden Einzelwesen sind, die sich von verschiedenen Beweggründen leiten lassen; es vermag somit die Kenntnis der individuellen Reaktionen,

selbst aller Individuen, uns eine sichere und genaue Kenntnis der aus ihnen resultierenden sozialen Reaktion nicht zu bieten.

Nicht besser entledigt sich ihrer Aufgabe die objektive Methode, die zwar die Tatsache berücksichtigt, dass die ökonomischen Erscheinungen sozial und nicht individuell bedingt und bestimmt sind; da sie jedoch dem für die Volkswirtschaft sehr charakteristischen, äusserst komplizierten Ineinandergreifen vieler verschiedener Faktoren nicht gewachsen ist, so vereinfacht sie sich das Problem, indem sie eine einzige angebliche „Ursache“ der gegebenen Erscheinung ausfindig macht, während in Wirklichkeit ein wechselseitiger Zusammenhang einer Reihe von Faktoren Platz greift.

Andererseits kann der Verzicht auf das Erringen allgemeiner Gesetze und die Beschränkung der Nationalökonomie auf ein durch keine theoretischen Direktiven geleitetes Registrieren der einzelnen Erscheinungen uns keineswegs befriedigen. Ein derartiges Auffassen der Aufgaben der Nationalökonomie würde zu ihrer Ausschließung aus der Reihe der Wissenschaften führen und ihr nur den Namen einer Fachkunde belassen.

Die richtige Methode in der Nationalökonomie verlangt eine Kombinierung der Induktion mit der Deduktion und die Zuweisung eines entsprechenden Platzes sowohl der Theorie als auch der Beschreibung. Bei dem gegenwärtigen Stande der Volkswirtschaftslehre ist es Aufgabe der Theorie, der Beschreibung die entsprechende Richtung zu erteilen und ein detailliertes Programm der Untersuchungen auszuarbeiten, nach deren Abschluss sie erst an das Ziehen allgemeiner Schlüsse herantreten wird.

Einem prinzipiellen Ausgangspunkt soll die Anerkennung der gegenseitigen Abhängigkeit aller ökonomischen Faktoren bilden, da diese doch alle auf einander wirken. Hat man diese gegenseitige Abhängigkeit festgestellt, so muss man die ökonomischen Faktoren in eine diese Abhängigkeit symbolisierende Form, d. i. in eine mathematische Form erfassen. Zu diesem Zwecke muss man bis zur ökonomischen „Zelle“ vordringen, als welche sich die Wirtschaft des Individuums darstellt. Zwischen den Einkünften und den Ausgaben des Individuums muss prinzipiell ein Gleichgewicht herrschen; daraus geht die Möglichkeit hervor, die einzelnen unterschiedenen Faktoren, aus denen sich das Einkommen, respective die Ausgabe bildet, in die Form von Gleichungen des budgetären Gleichgewichts des Individuums zu fassen. Ebenso offenbart sich zwischen

den Quantitäten eines jeden Gutes, die in der Gesellschaft produziert, importiert u. s. w. werden, einerseits, und den konsumierten, exportierten u. s. w. Quantitäten andererseits, ein Verhältniss der Gleichheit, welches sich in der Form von Gleichungen des Bilanzgleichgewichts der Güter ausdrücken lässt. Das System der Gleichungen dieser zwei Typen drückt die Abhängigkeits-Beziehungen zwischen den einzelnen wirtschaftlichen Faktoren aus, wie Preise, erzeugte und verbrauchte Quantitäten von Gütern u. s. w., die ein Ausdruck der statistischen ökonomischen Tendenzen sind. Dagegen werden dynamische Tendenzen als weitere ökonomische Faktoren charakterisiert, die in zwei Gruppen zerfallen, welche den Grund der Veränderungen der oberwähnten einzelnen Bestandteile der Gleichgewichtsgleichungen bilden

Die Nationalökonomie soll gegenwärtig danachstreben, ein möglichst reichhaltiges statistisches Material in bezug auf die erwähnten wirtschaftlichen Faktoren zu sammeln und sodann dieses Material im Sinne der angedeuteten Abhängigkeits-Beziehungen zu bearbeiten, um schliesslich auf Grund dieser „fruchtbaren Tiefe der Erfahrung“ allgemeine Gesetze abzuleiten.

Nach Skizzierung dieses Programms der ökonomischen Untersuchungen geht der Verfasser zur kritischen Betrachtung der einzelnen Wert- resp. Preis-Theorien über, u. z. im Hinblick auf die Dienste, welche die durch sie erzielten Ergebnisse erweisen könnten.

Die Analyse der psychologischen Theorie erweist, dass deren „Grenznutzen“, der ihren Kern ausmacht, sich nur vom Standpunkte einer anderen Lehre, nämlich der Psychologie, als eine vollzogene begriffliche Umschreibung desselben Substrats darstellt, welchem in der Nationalökonomie der Begriff des Preises entspricht dass daher dieser Begriff die Psychologie interessieren kann, jedoch für die Nationalökonomie nutzlos ist. Die Verdunklung dieser Tatsache hat ihren Grund darin, dass durch diese Theorie die Analyse des Prozesses der subjektiven Bewertung nicht weit genug getrieben wird, da sie bloss bis zum Begriffe des „relativen Grenznutzens“ gelangt, statt — wie dies eine gehörige Berücksichtigung des tatsächlichen gegenwärtigen wirtschaftlichen Organismus verlangen würde — bis zu dem Begriffe des „absoluten Grenznutzens“ vorzudringen.

Dieser Methode kann man nur eine Hilfsrolle zusprechen, u. z. insoferne, als sie Andeutungen erteilen kann, in welcher Richtung man die sekundären Änderungen zu suchen habe, die durch

die primäre Änderung eines bestimmten ökonomischen Faktors hervorgerufen wurden; doch auch in diesem Umfange muss man sie mit Vorsicht anwenden.

Sodann bespricht der Verfasser die objektiven Werttheorien, zu denen er die Nützlichkeitstheorie rechnet, dies aus dem Grunde, dass nach beiden Theorien die Ursache des Wertes in den Gütern steckt dass sie eine Eigenschaft dieser Güter bildet, ähnlich wie das Gewicht, die Dimension u. s. w. Eine kritische Prüfung dieser Theorien zeigt, dass die Lösung des Preisproblems mit Hilfe des Begriffs des objektiven Werts nicht möglich ist. und dass dieser Begriff selber nur eine Fiktion und eine naive Hypostase bildet. Insbesondere was die Arbeitstheorie anbelangt, zeigt sich, dass ihre zwei grundsätzlichen Theoreme, d. h. die Arbeit als Mass des Wertes und der von den Unternehmern eingezogene Wertüberschuss, mit einander im Widerspruche stehen, soweit wir sie auf die tatsächliche Gestaltung der Preise anwenden wollen.

Zu den übrig gebliebenen Preistheorien, d. h. der Produktionskosten-Theorie und der Theorie von Nachfrage und Angebot, wirft der Verfasser das Nichteingehen in Details, sowie den Mangel scharfer Definitionen vor, wodurch eine gehörige Erfassung und Lösung des Preisproblems unmöglich gemacht wird.

---

14. M. SKIBIŃSKI. *Polityka Jana III w latach 1674—1683. (La politique de Jean III de 1674 à 1683)*. Présenté dans la séance du 21 Octobre 1921.

L'auteur commence par constater que la science polonaise n'a pas encore rempli complètement son devoir envers le vainqueur de Chocim et de Vienne. Il est vrai qu'à l'occasion du deuxième centenaire de la délivrance de Vienne on a publié grâce à l'initiative de l'Académie des Sciences de Cracovie et aux frais de celle-ci d'importants matériaux provenant des archives et en rapport avec le règne de Jean III. Ces publications furent suivies de plusieurs autres travaux, d'une série de contributions à l'étude de l'époque, de recherches complémentaires et d'articles, toutefois il s'agissait toujours de l'expédition entreprise pour débloquer Vienne, de sorte que l'historiographie polonaise n'a pas produit jusqu'à présent d'ouvrage qui présenterait l'ensemble de l'histoire de la Pologne au temps de Sobieski. Or c'est précisément cette lacune que se propose de combler

l'auteur. Des recherches dans les archives de Cracovie et de Vienne sont à la base de son étude, cependant il a évidemment tenu compte des matériaux déjà publiés, comme de la littérature historique en Pologne et à l'étranger.

Pour le moment les recherches de l'auteur ne s'étendent qu'aux dix premières années du règne de Jean III, dont il tâche de tracer un tableau synthétique.

- 
15. TADEUSZ WAŁEK: *Dzieje upadku monarchji macedońskiej. (L'histoire de la destruction de la monarchie macédonienne)*. Présenté dans les séances du 20 juin 1921 et du 16 janvier 1922.

Le présent travail traite l'histoire du déclin et de la chute du royaume des Antigonides. Le choix du sujet a déterminé ses limites chronologiques. Il commence avec l'avènement de Philippe V au trône de Macédoine et finit avec la bataille de Pydna et l'abolition de la royauté macédonienne par les Romains. Il est divisé en neuf chapitres et trois annexes. Le premier chapitre s'occupe de l'état de la monarchie des Antigonides en 221. Il montre qu'il faut distinguer, au point de vue du droit public, entre le Royaume de Macédoine, les possessions des Antigonides en dehors de la Macédoine, et les états „alliés“. Le Royaume de Macédoine est caractérisé par ce que tous ses ressortissants étaient qualifiés de Macédoniens. L'ethnique Μακεδών n'avait au III<sup>e</sup> siècle qu'une signification politique et nationale et il n'avait rien à faire avec l'origine ou la race de celui qui le portait. L'auteur insiste sur l'importance historique de l'assimilation de nombreux éléments allogènes, grecs, thraces et illyriens, à la nation macédonienne. L'unité nationale et le caractère national de l'état macédonien constituaient sa force principale et lui permettaient de se maintenir comme grande puissance à côté des monarchies des Séleucides et des Lagides, qui lui étaient de beaucoup supérieures au point de vue des ressources matérielles. D'autre part, le point le plus faible de la puissance macédonienne était le manque d'hommes, résultat des guerres incessantes, de l'énorme émigration depuis Alexandre, de l'invasion gauloise enfin. L'auteur estime que la Macédoine était deux fois, peut-être même trois fois moins peuplée en 221 qu'au temps de Philippe II. Cette infériorité numérique pouvait être compensée par la qualité aussi

longtemps que la Macédoine eut à lutter contre ses rivaux hellénistiques, mais elle était irremédiable quand la monarchie des Antigonides se trouva en face de Rome, adversaire au moins égal quand à la valeur militaire de ses soldats et infiniment supérieur par le nombre. L'auteur discute ensuite la structure sociale de la Macédoine, qui contraste si vivement avec les troubles et bouleversements continuels dans le monde grec, et il en attribue la cause à la prépondérance de l'élément paysan et aux conditions économiques prospères du prolétariat des grandes villes de la côte. Il s'efforce de démontrer la consolidation intérieure de la nation macédonienne sous la dynastie des Antigonides, sous laquelle s'affirme pour la première fois le loyalisme dynastique, attribué à tort par la plupart des savants aux sujets des Argéades. La cause principale de cette évolution est due à la disparition, à la suite des luttes des Diadoques, de la haute noblesse qui constituait le facteur essentiel de l'anarchie et de l'instabilité politique dans l'ancienne Macédoine. Quant à la position juridique et politique du roi, il était, en droit et en fait, souverain et non, comme l'on a souvent prétendu, mandataire du peuple. L'auteur combat la théorie selon laquelle le peuple macédonien aurait conservé le droit d'élire ou du moins de confirmer le nouveau roi; les exemples historiques, cités en faveur de cette thèse, sont tous des cas exceptionnels où il n'y avait pas de roi légitime. Une pareille situation s'était produit à l'avènement d'Antigone Gonatas; le peuple put alors légalement appeler au trône une nouvelle dynastie. La royauté des Antigonides était donc une monarchie légitime et non, comme les autres monarchies hellénistiques, le résultat d'une usurpation réussie. L'auteur s'occupe ensuite de l'organisation administrative de la Macédoine, puis il passe aux finances et essaie d'établir approximativement le montant des recettes et dépenses annuelles du Royaume macédonien. Il arrive au chiffre de 4.500 talents environ pour les recettes et de 3.500 talents pour les dépenses en année de paix. Contrairement à l'opinion courante, l'auteur estime que les finances macédoniennes étaient assez prospères. Le tableau de l'état du Royaume de Macédoine finit avec une estimation de ses ressources militaires et navales, comparées à celles des autres grandes puissances. L'auteur passe ensuite en revue les possessions des Antigonides en dehors de la Macédoine, la côte occidentale de Thrace, les Cyclades, la Carie, Orchoménos en Arcadie, et souligne que leurs ressources étaient très restreintes,



mais que leur position géographique (surtout celle des Cyclades) leur donnait un grand prix aux yeux des puissances rivales dans la mer Egée. Une importance spéciale pour les Antigonides s'attachait à la possession de Délos qui se trouvait en leurs mains. Le chapitre est clos par des remarques sur la situation juridique et politique des „alliés“ macédoniens dont la plupart était organisée dans la Symmachie Hellénique, fondée en 223 par Antigone Doson. L'auteur discute ce que nous savons sur la constitution de cet organisme politique, formé sur le modèle de la Ligue de Corinthe de Philippe II; il montre qu'au point de vue juridique le lien unissant la nouvelle symmachie à la Macédoine était beaucoup plus faible que dans l'ancienne Ligue de Corinthe et qu'en fait la loyauté des Grecs envers l'hégémonie macédonienne dépendait uniquement de la force dont cette dernière pouvait user envers ses „alliés“.

Le deuxième chapitre traite les débuts de Philippe V et la guerre des alliés. Il s'ouvre par des considérations sur le caractère du jeune successeur d'Antigone Doson et insiste sur le fait que le nouveau roi n'était nullement égal à sa tâche. Il discute ensuite les buts principaux de la politique macédonienne et montre que la situation internationale était alors extrêmement favorable aux Antigonides. Mais Philippe V ne sut pas en tirer profit comme le prouvent les événements de la guerre des alliés. L'auteur traite en détail les origines et les raisons de ce conflit et il arrive à la conclusion que le récit de Polybe là-dessus est absolument indigne de foi. La cause véritable de la guerre fut le danger dont les Etoliens se sentaient menacés du côté de la Macédoine, et le fait qui les a déterminés à agir fut le passage de la Messénie au camp macédonien. L'auteur suit les événements de la guerre des alliés jusqu'à la paix de Naupacte et établit que Philippe V s'y est montré médiocre capitaine et homme d'état même au dessous du médiocre. Sa manière de conduire la guerre rappelle les luttes de petits états grecs au VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècle et semble parfaitement ignorer les principes stratégiques introduits par Epaminondas et portés à la perfection par Alexandre, qui ont encore immédiatement avant l'avènement de Philippe V trouvé une application brillante dans la campagne d'Antigone Doson contre Kléoménès III. Dans le domaine politique, les fautes commises par Philippe étaient encore plus graves. Les véritables intérêts de la Macédoine étaient défendus par les conseillers qu'Antigone Doson avait légués à son héritier et

dont celui-ci s'est débarrassé à l'instigation d'Arate. Par la conclusion prématurée de la paix de Naupacte, Philippe s'est laissé échapper l'occasion unique d'abattre les Etoliens, le seul adversaire redoutable de la Macédoine parmi les états grecs, et d'étendre l'hégémonie macédonienne à toute la Grèce. Sans l'unité de tous les Hellènes sous la direction du roi de Macédoine, la lutte contre les Romains, l'ennemi le plus terrible de tous, ne pouvait être entreprise dans les conditions favorables, et c'est précisément pour commencer cette lutte que Philippe a bâclé la paix avec les Etoliens, qui laissait leur puissance intacte.

Le troisième chapitre traite la première guerre entre Rome et la Macédoine. Il analyse les conditions dans lesquelles Philippe fit cause commune avec Carthage et insiste sur l'immense importance du conflit non seulement pour tous les états y engagés mais pour le monde ancien tout entier. La Macédoine pouvait y jouer un rôle décisif. Le fameux traité avec Hannibal, beaucoup plus favorable aux Macédoniens qu'aux Cartaginois, en est la preuve. Mais le roi de Macédoine a complètement déçu les espérances de son allié punique. Parmi les causes principales de l'échec de la coopération entre les Macédoniens et les Carthaginois, il faut placer d'abord la malheureuse politique navale de Philippe qui essaya de substituer au vaisseau de ligne le lembe illyrien, excellent instrument de la piraterie, mais parfaitement inutile pour la grande guerre. L'auteur examine diverses excuses, apportées en faveur de Philippe par les écrivains modernes, en premier lieu la prétendue pénurie d'argent, et il parvient à la conclusion qu'elles sont toutes inadmissibles. Si Philippe avait laissé construire, au cours de la première guerre avec Rome, une flotte comparable à celle dont il disposait pendant la guerre contre l'Égypte, la marine macédonienne unie à celle de Carthage, aurait pu arracher aux Romains la maîtrise de la mer, sans laquelle la victoire finale de Rome eût été impossible. L'autre erreur capitale de Philippe consistait en la dissipation de ses efforts dans des entreprises purement locales, en Illyrie, qui étaient sans aucune importance pour l'issue de la lutte. La seule action sur terre, qui eût pu être décisive, le débarquement en Italie d'une forte armée macédonienne qui aurait fourni à Hannibal le surcroît de forces nécessaire pour porter le coup mortel à l'ennemi, ne fut même pas tentée par Philippe; sans la suprématie navale, une pareille entreprise était sans doute dangereuse mais nullement impossible, comme

le prouvent de nombreux exemples historiques de tous les temps. Mais pour Philippe V était caractéristique la crainte des grands risques même quand il fallait les affronter pour éviter la défaite, autrement certaine. Enfin, l'abandon, par la paix de Naupacte, de la possibilité d'écraser les Etoliens, se vengeait maintenant d'une manière terrible. Les Romains ont pu organiser une coalition d'états grecs contre Philippe, assez forte pour tenir en échec la Macédoine pendant six années au cours desquelles Rome eut les mains libres pour remporter des succès décisifs contre les Carthaginois. Philippe ne sut même pas profiter du retraitement des Romains durant les années 207 et 206 pour abattre définitivement ses adversaires en Grèce. La paix qu'il conclut en 205 avec les Etoliens, les laissa sans doute beaucoup affaiblis mais non subjugués. De même, Philippe n'employa pas la liberté d'action, regagnée à la suite de la pacification hellénique, pour reprendre la lutte contre les Romains, infiniment plus difficile en 205 qu'en 215, mais nécessaire et inévitable dans l'avenir. Mais le roi de Macédoine préféra aux risques et peines de la guerre contre les Romains la facile conquête sur l'empire décadent des Lagides. En violant le traité d'alliance de 215 et signant la paix séparée avec les Romains à Phoiniké en janvier 204, Philippe a signé en réalité l'arrêt de mort contre son propre pays. Rome abandonna au Macédonien une grande partie des territoires contestés pour acheter sa non-intervention dans la phase finale de la lutte contre Carthage; le tour de la monarchie des Antigonides viendrait après.

Le quatrième chapitre s'occupe des années entre la première et la seconde guerre de Macédoine. Il discute d'abord les conditions dans lesquelles s'est réalisée l'alliance entre la Macédoine et la Syrie contre l'Égypte, surtout la théorie de M. Holleaux concernant les rapports réciproques de ces trois états. Puis il trace le tableau des opérations macédoniennes contre l'Égypte et ensuite contre les Pergaméniens et les Rhodiens dont l'intervention contre Philippe est expliquée par les principes constants de la politique rhodienne. L'auteur discute longuement la bataille de Chios et s'efforce de prouver que le récit de Polybe, reposant sur une tradition rhodienne extrêmement tendancieuse, ne mérite aucune confiance et que la victoire appartient aux Macédoniens et non à leurs adversaires. Le chapitre finit avec l'intervention romaine, témoignage éclatant de la clairvoyance et de l'énergie du Sénat qui sut im-

poser au peuple d'Italie, extenué par l'effort gigantesque de la seconde guerre punique, de nouveaux sacrifices pour ne pas laisser échapper la dernière occasion d'abattre la puissance des Antigonides.

Le cinquième chapitre est consacré à la seconde guerre entre Rome et la Macédoine. Il commence par une comparaison des forces des deux parties et montre que, malgré l'énorme supériorité des ressources totales des Romains, les forces employées effectivement par ceux-ci contre Philippe n'étaient nullement écrasantes et laissaient au roi assez de chances de victoire. Mais Philippe a perdu ses chances par sa lamentable conduite de la guerre. L'auteur combat l'apologie de Philippe entreprise par Kromayer et il cherche à démontrer que l'„Ermattungstrategie“, si vantée par Kromayer, devait inévitablement amener la catastrophe de la Macédoine. Une place particulièrement étendue est occupée dans ce chapitre par la bataille de Kynoskephalai. L'auteur y montre que, nonobstant la supériorité numérique très prononcée des Romains, leur victoire n'était due qu'aux fautes inouïes de Philippe. En raison de cette circonstance, la bataille de Kynoskephalai est sans valeur pour le jugement sur les mérites et défauts respectifs des tactiques macédonienne et romaine. La chapitre discute enfin les conditions de paix imposées à la Macédoine et le nouvel état de choses institué par les Romains en Grèce. L'auteur essaie de démontrer que la modération et le désintéressement apparent des Romains ont été en réalité un véritable chef d'oeuvre de sagesse politique, qui a mieux servi l'impérialisme romain que les plus brillants faits d'armes.

Le sixième chapitre traite la période de 196—189, dominée par le conflit entre Rome et la monarchie des Séleucides. L'auteur insiste sur l'importance historique de ce conflit, qui n'est inférieure qu'à celle de la seconde guerre punique. De toutes les grandes luttes soutenues par les Romains, ce fut la seule où il n'y eût pas d'inégalité de forces matérielles et où la constellation internationale fût la plus favorable aux adversaires de Rome. La victoire romaine dans la guerre de Syrie était due beaucoup plus aux fautes d'Antiochos et de Philippe qu'aux mérites des soldats et des généraux romains. Une responsabilité particulièrement lourde pèse sur le roi de Macédoine. Le rôle de la Macédoine dans le conflit syro-romain pouvait être décisif et faire pencher la balance du côté de la Syrie. Mais Philippe, aveuglé par sa rancune contre l'allié infidèle de 203

et offensé de nouveau par lui, a méconnu l'intérêt imperieux de son pays jusqu'à aider activement les vainqueurs de Kynoskephalai à écraser la dernière puissance indépendante du monde hellénistique. Le traitement qu'il dut subir de leur part, l'a vite éclairé sur l'énormité de l'erreur commise, mais il était trop tard.

Le septième chapitre embrasse les dernières années de Philippe V. Il montre le roi en lutte avec la politique romaine, cherchant partout à diminuer la force et le prestige de la Macédoine. Le roi y céda toujours en dernière instance afin de ne pas fournir au Sénat le prétexte d'abattre la Macédoine avant que l'oeuvre de reconstruction, entreprise après Kynoskephalai, fût achevée. L'auteur discute les préparatifs de Philippe V en vue d'une nouvelle guerre avec Rome et souligne les grandes possibilités qu'ouvrait aux Macédoniens la coopération avec les Bastarnes. L'abandon des plans grandioses de Philippe après sa mort prématurée fut une faute des plus graves. Enfin, le chapitre s'occupe de la catastrophe de Démétrios, fils cadet de Philippe: malgré le caractère extrêmement tendancieux de nos sources, il est encore possible de reconnaître que la responsabilité pour cette tragédie familiale incombe en premier lieu à la politique romaine, en second lieu au jeune prince lui-même, et qu'au point de vue juridique et moral la conduite du roi dans cette affaire fut sans reproche.

Le-huitième chapitre est consacré aux premières années du règne de Persée jusqu'au début de la troisième guerre de Macédoine. Il commence par une caractéristique du nouveau roi qui fut encore moins que son père l'homme dont la Macédoine avait besoin au moment le plus critique de son existence. La personnalité des deux derniers Antigonides fut un des facteurs essentiels de la catastrophe du peuple et de l'état macédoniens. L'auteur s'occupe ensuite de la politique de Persée et souligne son caractère indécis et vacillant; d'une part, Persée voulait conserver l'indépendance de son royaume et même augmenter son influence et son prestige, surtout chez les Grecs, mais d'autre part, il tremblait devant les conséquences de cette politique, surtout devant la plus redoutable, la rupture inévitable avec Rome. Cette attitude équivoque du roi de Macédoine contraste vivement avec la politique ferme et clairvoyante du Sénat romain. Il avait décidé la perte définitive de la royauté macédonienne et préparait méthodiquement, par une action diplomatique admirable, l'ouverture des hostilités. Devant la volonté inflexible

du Sénat, tous les efforts de Persée pour conserver la paix furent vains. Jusqu'au dernier moment, il se refusait à reconnaître qu'il n'y avait d'autre choix pour lui que de vaincre ou périr. Cette indécision et crainte des responsabilités lui fit perdre l'occasion de frapper un coup terrible avant que l'ennemi fût prêt à la lutte.

Le dernier chapitre suit les péripéties de la troisième guerre de Macédoine jusqu'à la catastrophe finale de la monarchie des Antigonides. L'auteur examine d'abord la situation militaire et politique des deux adversaires et montre que la position de la Macédoine était beaucoup plus forte qu'au temps de la guerre précédente. Mais Persée n'a pas osé profiter de la situation. Sa stratégie, bien qu'elle ait trouvé un chaud défenseur dans la personne de M. Kromayer, était en vérité pernicieuse. L'auteur démontre que Persée a laissé échapper plusieurs fois l'occasion d'annihiler complètement l'armée ennemie sans grand risque de son côté. De même, Persée ne sut pas utiliser la sympathie universelle dont la Macédoine jouissait alors chez les masses du peuple grec et qui pouvait facilement provoquer un soulèvement national des Hellènes contre les barbares de l'Ouest. Son attitude à l'égard des Illyriens et des Bastarnes témoigne d'un aveuglement presque pathologique. Rome put se censurer heureuse d'avoir trouvé à la tête des Macédoniens un Persée et non un Alexandre ou même un Mithridate. Le spectacle du débâcle final de la monarchie macédonienne fut misérable jusqu'au grotesque.

Quant aux annexes, la première discute les problèmes territoriaux concernant la Macédoine et sa sphère d'influence; elle s'efforce avant tout de fixer autant que possible les limites de la Macédoine en 221. La seconde annexe s'occupe de la question relative au chiffre de la population du royaume des Antigonides et de ses états alliés. L'auteur y arrive aux chiffres beaucoup plus élevés que ceux qui sont admis par la plupart des savants. La troisième annexe traite la question si vexée de la nationalité des Macédoniens. L'auteur arrive à la conclusion que les Macédoniens, bien qu'ils fussent étroitement apparentés aux Grecs du point de vue ethnique et linguistique, constituaient une nation distincte parce qu'ils se considéraient eux-mêmes et étaient considérés par les Grecs comme telle.

## BIBLIOGRAPHIE.

ABRAHAM WŁADYSŁAW. Gniezno i Magdeburg (odczyt wygłoszony na publ. pos. P. A. U. dnia 13 maja 1921). Kraków 1921, 8-o, str. 30. (*Les relations des archevêchés de Gniezno et de Magdebourg. Conférence prononcée à la séance publique de l'Académie le 13 mai 1921. Cracovie 1921, 8-o, 30 p.*)

»Archiwum Filomatów«. Część II. 2. Materiały do historii Towarzystwa Filomatów 1817—1825. Tom II. — Wydali ST. SZPOTAŃSKI i ST. PIETRASZKIEWICZÓWNA. Kraków 1921, 8-o, str. XVI i 432. (*Archives des Philomates. Deux. part., 2. Matériaux concernant l'histoire de la Société des Philomates 1817—1825. II<sup>e</sup> vol. Édité par S. Szpotański et St. Pietraszkiewiczówna, Cracovie 1921, 8-o, XVI+432 p.*)

»Archiwum filologiczne« Nr 3. Kraków 1921, 8-o, str. 48. (*Archives de philologie N<sup>o</sup> 3. Cracovie 1921, 8-o, 48 p.*)

Treść (*Contenu*): Ovidius Graecus, Paridis Epistula a Thoma Trivisano in Graecum conversa, edidit, prolegomenis, epilegomenis instruxit GUSTAVUS PRZYCHOCKI.

»Biblioteka pisarzy polskich« Nr 68, Kraków 1921, 8-o, str. 145. (*Bibliothèque des écrivains polonais N<sup>o</sup> 68. Cracovie 1921, 8-o, 145 p.*)

Treść: Szymona Szymonowicza Sielanki (1614) i inne wiersze polskie, wydał JAN ŁOŚ. Wydanie drugie. (*Contenu: Poèmes bucoliques (1614) et autres vers polonais de Simon Szymonowicz, édités par Jean Łoś. Deuxième édition.*)

»Biblioteka pisarzy polskich« Nr 75. Dwie broszury prawne z r. 1602 i 1608, wydał BOLESŁAW ULANOWSKI, ze wstępem STANISŁAWA KUTRZEBY. Kraków 1921, 8-o, str. VIII i 43. (*Bibliothèque des écrivains polonais N<sup>o</sup> 68. Deux brochures juridiques de 1602 et de 1608, éditées par Boleslas Ulanowski avec une préface de Stanislas Kutrzeba. Cracovie 1921, 8-o, VIII+43 p.*)

Treść: 1) Wywód J. Januszowskiego i obmowa z strony statutów koronnych od siebie dla correctury praw sporządzonych, spisanych y wydanych. W Krakowie 1602. — 2) Poprawa praw y sposób statutu spisanego, podług konstytucyey anni 1589, 1601, 1607, wydany i spisany przez Chrystopha Podkańskiego Sacrae Theolog. et Juris utriusque Doktora P. S. etc. W Krakowie 1608. (*Contenu: 1) Explications par J. Januszowski et défense entreprise par lui même du projet de statut, en vue de la réforme des droits, établis, écrits et publiés. Cracovie 1602. — 2) La réforme des droits et l'explication du statut rédigé suivant les lois de 1589, 1601 et 1607, écrites et publiés par Christophe Podkański Sacrae Theolog. et Juris utriusque doctor P. S. Cracovie 1608.*)

»Biblioteka pisarzy polskich« Nr 76. Sześć broszur politycznych z XVI i początku XVII stulecia, wydał BOLESŁAW ULANOWSKI, ze wstępem STANISŁAWA KUTRZEBY i słowniczkiem JANA ŁOSIA. Kraków 1921, 8-o, str. XVI i 305. (*Bibliothèque des écrivains polonais N° 76. Six brochures politiques du XVI<sup>e</sup> et du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, éditées par Boleslas Ulanowski, avec une préface de Stanislas Kutrzeba et un vocabulaire de Jean Łoś. Cracovie, 8-o, XVI et 305 p.*)

Treść: 1) Stanisław Orzechowski. Fidelis subditus albo o stanie królewskim, przekładania ks. Jana Januszowskiego, archidiakona sądeckiego, z r. 1606. — 2) Ks. Walenty Kuczborski. Przestroga dla króla Zygmunta Augusta z r. 1569. — 3) Ks. Walenty Kuczborski. Deliberatio Episcopo Cracoviensi anno 1571 exhibita. — 4) Senator Anonim. Deliberacje o królu, panach, radzie i urzędnikach, sejmie i bezkrólewiu, z r. 1569. — 5) Traktat de interregno z r. 1587. — 6) Ks. Jan Januszowski. Zwiernadło królewskie, z r. 1606. — (*Contenu: 1) Stanislas Orzechowski. Fidelis subditus ou de la dignité royale, traduction de l'abbé Jean Januszowski archidiacre de Nowy Sącz, 1606. — 2) Abbé Valentin Kuczborski. Avertissement destiné au Roi Sigismond Auguste. 1569. — 3) Abbé Valentin Kuczborski, Deliberatio Episcopo Cracoviensi anno 1571 exhibita. — 4) Sénateur anonyme, Délibérations sur le roi, messieurs les conseillers et les magistrats, sur la diète et l'interrègne, 1569. — 5) Un traité de interregno, 1587. — 6) Abbé Jean Januszowski. Le miroir destiné au Roi, 1606.*)

»Archiwum Komisji do badania historii filozofji w Polsce«. Tom II. Część I. Kraków 1921, 8-o, str. 169. (*Archives de la Commission pour l'étude de l'histoire de la philosophie en Pologne. Vol. II, I partie. Cracovie 1921, 8-o, 169 p.*)

Treść: 1) BIRKENMAJER ALEKSANDER. Studja nad Witelonem. Część pierwsza. Dwa nieznanne pisemka Witelona. — 2) Kot Stanisław. Michał Twaróg z Bystrzykowa i Jan Schilling, pośrednicy między ruchem filologicznym paryskim a Krakowem na przełomie XV i XVI w. — 3) BIRKENMAJER ALEKSANDER. O rzekomym filozofie polskim XIV w., nazwiskiem Gad z Uścia. — 4) BIRKENMAJER ALEKSANDER. Prelekcja wstępna Jana Solfy z r. 1513. — (*Contenu: 1) Birkenmajer Alexandre. Etudes sur Vitelo. I partie. Deux opuscules inconnus de Vitelo. — 2) Kot Stanislas. Michel Twaróg de Bystrzyków et Jean Schilling intermédiaires entre le mouvement philologique de Paris et de Cracovie au déclin du XV<sup>e</sup> et au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. — 3) Birkenmajer Alexandre. Un prétendu philosophe polonais du XIV<sup>e</sup> siècle, nommé Gad de Uście. — 4) Birkenmajer Alexandre. La conférence inaugurale de Jean Solfa en 1513.*)

MORAWSKI KAZIMIERZ. Schyłek literatury rzymskiej w drugim i trzecim wieku po Chr. Kraków 1921, 8-o, str. VII i 184. (Historja literatury rzymskiej. Część VII). (*Le déclin de la littérature romaine au II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècle après J. Chr. Cracovie 1921, 8-o, VII+184 p. Histoire de la littérature romain, VII<sup>e</sup> partie.*)



2) »Prace komisji językowej« Nr 9. Kraków 1921, 8-o, str. 63. (*Travaux de la Commission linguistique N° 9. Cracovie 1921, 8-o, 63 p.*).

Treść: HANDEL JAKÓB. Problem rodzaju gramatycznego. (*Contenu: Handel Jacques. Le problème du genre dans la grammaire.*).

»Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego«. Serja II, t. XXXVII, ogólnego zbioru tom 62. Kraków 1921, 8-o, str. 355. (*Mémoires de la Classe d'histoire et de philosophie. Série II, vol. XXXVII. Vol. 62 de la publication. Cracovie 1921, 8-o, 355 p.*).

Treść: PTAŚNIK JAN. Papiernie w Polsce XVI wieku. — 2) TAUBENSCHLAG RAFAŁ. Prawo lokalne w dygestach i responsach Cervidiusa Scaevoli. — 3) TAUBENSCHLAG RAFAŁ. Proces Apostoła Pawła w świetle papyrusów. — 4) TAUBENSCHLAG RAFAŁ. Przyczynki do nauki o świadkach w prawie ptolomejskim. — 5) Ś. p. STANISŁAWA ZACHOROWSKIEGO Studja do dziejów wieku XIII-go w pierwszej jego połowie, wydał ks. Jan Fijałek. — 6) CHMAJ LUDWIK. Marcin Ruar. Studjum z dziejów racjonalizmu religijnego w Polsce. (*Contenu: 1) Ptasnik Jean. Les papeteries en Pologne au XVI siècle. — 2) Taubenschlag R. Le droit local dans les »digesta« et les »responsa« de Cervidius Scaevola. — 3) Taubenschlag R. Le procès de l'Apôtre Paul d'après les papyrus. — 4) Taubenschlag R. Contributions à la théorie des témoins dans le droit ptoléméen. — 5) Zachorowski Stanislas. Études pour servir à l'histoire de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, éditées par l'abbé Jean Fijałek. — 6) Chmaj Louis. Martin Ruar. Une étude historique sur le rationalisme religieux en Pologne.*).

»Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego«. Serja II, tom XXXVIII, ogólnego zbioru tom 63. Kraków 1921, 8-o. (*Mémoires de la Classe d'histoire et de philosophie. Série II, vol. XXXVIII. Vol. 62 de la publication. Cracovie 1921, 8-o.*).

Treść: MICHAŁSKI KONSTANTY ks. 1) Wpływ Oksfordu na filozofję Jana z Mirecourt. — 2) GRODECKI ROMAN. Mincerze w wcześniejszym średniowieczu polskim. — 3) TAUBENSCHLAG RAFAŁ. Spólnoty gminne w zromanizowanych prowincjach rzymskiego Wschodu. — 4) TWARDOWSKI JAN ks. Jan Ludwik Vives i Andrzej Frycz Modrzewski. (*Contenu: 1) Michalski Constantin (abbé). L'influence d'Oxford sur la philosophie de Jean de Mirecourt. — 2) Grodecki Roman. Les monnaieurs en Pologne pendant la première période du moyen âge. — 3) Taubenschlag Raphaël. Les communautés rurales dans les provinces romanisées de l'Orient soumis à Rome. — 4) Twardowski Jean (abbé). Jean Louis Vives et André Frycz Modrzewski.*).

»Rozprawy Wydziału filologicznego« t. LX. Kraków 1921—1922, 8-o. (*Mémoires de la Classe de Philologie. Vol. LX. Cracovie 1921, 8-o.*).

Treść: 1) ROSTAFIŃSKI JÓZEF. Las, bór, puszcza, matecznik, jako natura i baśń w poezji Mickiewicza. — 2) MORAWSKI KAZIMIERZ. De scriptoribus romanis III et IV post Chr. n. saeculi observationes (De Arnobio—Lactantio—Ambrosio Marcellino—Claudio). — 3) ĆWIKLIŃSKI LUDWIK. O przechowanym w zbiorze

pism Ksenofontowych traktacie o dochodach. — 4) BIRKENMAJER ALEKSANDER. Biblioteka Ryszarda de Fournival, poety i uczonego francuskiego z początku XIII-go wieku, i jej późniejsze losy. — 5) GAERTNER HENRYK. Ziemianin, bezimienny dialog XVI wieku, na tle współczesnej publicystyki (Myśli — Styl — Autorstwo). — (Contenu: 1) Rostafiński Joseph. *Les bois, la haute futaie, les forêts et les repaires du gros gibier, considérés dans la poésie de Mickiewicz du point de vue de la fable et de l'étude de la nature.* — 2) Morawski Casimir. *De scriptoribus romanis III et IV post Chr. n. saeculi observationes (De Arnobio—Lactantio—Ambrosio Marcellino—Claudio).* — 3) Ćwikliński Louis. *Du traité sur les revenus dans la collection des oeuvres de Xénophon.* — 4) Birkenmajer Aleksandre. *De la bibliothèque de Richard de Fournival, poète et savant français du commencement de XIII siècle, et de ses destinées.* — 5) Gaertner Henri. *Le dialogue anonyme du XVI<sup>e</sup> siècle intitulé »Ziemianin« (»Le gentilhomme de compagnie») et les rapports qui l'unissent à la littérature de l'époque (Les idées, le style, la question de l'auteur).*

»Starodawne prawa polskiego pomniki«, T. XI. Kraków 1921, 4-o, str. XIV i 879. (*Les monuments de l'ancien droit polonais. Vol. XI. Cracovie 1921, 4-o, XIV+879 p.*).

Treść: Księgi sądowe wiejskie, tom I, wydał BOLESŁAW ULANOWSKI, z przedmową STANISŁAWA KUTRZEBY i indeksem FRANCISZKA PIEKOSIŃSKIEGO. (*Contenu: Les registres judiciaires concernant les communes rurales, I. vol., publié par Boleslas Ulanowski et précédé d'une préface de Stanislas Kutrzeba, Index par François Piekosiński.*).

»Starodawne prawa polskiego pomniki«. T. XII. Kraków 1921, 4-o, str. XIII i 760. (*Les monuments de l'ancien droit polonais. Vol. XII. Cracovie 1921, 4-o, XIII+760 p.*).

Treść: Księgi sądowe wiejskie, tom II, wydał BOLESŁAW ULANOWSKI, z przedmową STANISŁAWA KUTRZEBY i indeksem FRANCISZKA PIEKOSIŃSKIEGO. (*Contenu: Les registres judiciaires concernant les communes rurales, II vol., publié par Boleslas Ulanowski et précédé d'une préface de Stanislas Kutrzeba, Index par François Piekosiński.*).

STRZELECKI ADAM. Sejm z r. 1605. Kraków 1921, 8-o, str. V i 202. (*La Diète de l'an 1605. Cracovie 1921, 8-o, 5+202 p.*).





